

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX &amp; DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## LES SAINTS ÉVANGILES

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Henri Lasserre

PUBLIÉE AVEC L'IMPRIMATUR DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

23e ÉDITION

1 beau vol. in-12.—Prix; \$1.00

LA PENSÉE DE ROME

SUR LA

TRADUCTION DES SS. ÉVANGILES

Par ordre et au nom du Pape Léon XIII, Son Em. le cardinal Jacobini, secrétaire d'État de Sa Sainteté, a écrit la lettre suivante à M. Henri Lasserre au sujet de la "Traduction nouvelle des Saints Évangiles." Cette lettre de Rome inscrite sous le n° 68,745 de la secrétairerie d'État a été remise le 8 décembre 1886, à M. Henri Lasserre par l'intermédiaire de la Nonciature. Il a été heureux de la recevoir le jour même de l'Immaculée Conception.

A Monsieur Henri Lasserre, à Paris.

Très illustre Seigneur,

Le Saint-Père a régulièrement reçu la traduction française des Saints Évangiles, que vous avez entreprise et parachevée, aux applaudissements et avec l'approbation de l'autorité Archiépiscope, (*conplauso e con l'approvazione di cotesta Curia Archiepiscopale*). Sa Sainteté me donne mission d'adresser ses louanges au dessein dont vous vous êtes inspiré dans l'exécution et dans la publication de cette œuvre pleine d'intérêt. Elle vous remercie de l'hommage de filial dévouement qui accompagne le volume que vous lui offrez; et Elle me charge de vous faire connaître les vœux qu'elle forme pour que le but que vous poursuivez, et que vous indiquez dans la Préface de votre livre, soit pleinement atteint.

Accédant bien volontiers à votre désir, Sa Sainteté vous envoie, du fond du cœur, sa bénédiction apostolique.

Et je veux moi-même profiter de cette occasion pour me dire, avec une particulière estime, de votre illustre Seigneurie, le très affectionné serviteur.

L. Cardinal JACOBINI.

Rome, 4 décembre 1886.

PRÉFACE

I

Bien souvent nous avons entendu des hommes éminents, des prêtres de haut mérite et de grand zèle, des évêques, s'en-

tretenir devant nous d'un fait notoire et universel, — fait absolument extraordinaire en lui-même et tout d'abord inexplicable. — qu'ils considéraient comme la cause de certaines déviations de la piété chez beaucoup de croyants, comme la cause première de la diminution de l'esprit chrétien.

— Le Livre par excellence, disaient-ils; le Livre dont la doctrine a changé la face de la terre; le Livre qu'on trouve partout et que l'on cite chaque jour; le Livre que Dieu a placé dans les fondements de l'Église, — l'Évangile, — est en réalité très rarement lu, même par ceux qui font profession d'être des catholiques fervents. Il ne l'est jamais par la multitude des Fidèles.

Hélas! rien n'est plus vrai!

Interrogez en effet vos proches et vos amis, tous ceux qui forment votre entourage: interrogez-vous vous-même, cher lecteur: — et vous ne tarderez pas à constater, non peut-être sans un étonnement profond, que, sur cent personnes qui pratiquent les sacrements, il n'en est souvent pas une seule qui ait ouvert l'Évangile, autrement qu'au hasard, et pour en parcourir ou en méditer çà et là quelques versets isolés.

La plupart des enfants de l'Église ne connaissent du Livre divin que les fragments, sans ordre logique ni chronologique, reproduits dans le Paroissien, à la messe des fêtes et dimanches de l'année; et ils n'en ont guère retenu que ces citations particulières qui, se rencontrant plus fréquemment que les autres sur les lèvres des prédicateurs et dans les ouvrages de piété, finissent par prendre, bon gré mal gré, possession de toutes les mémoires et par faire, pour ainsi dire, partie du domaine public...

Nous croyons ne rien exagérer en présumant qu'il n'y a peut-être pas, en moyenne, trois Fidèles par paroisse qui soient allés au delà de cette notion vague et qui même une fois en leur vie se soient appliqués à suivre et à étudier dans son harmonique ensemble, et sous la quadruple forme que lui donnent les évangélistes, l'histoire complète de l'Homme-Dieu. Contraste étonnant, contraste affligeant: tout en continuant d'être le livre le plus illustre du monde, l'Évangile est devenu un livre ignoré.

Comment s'est produit parmi nous un phénomène aussi anormal? — La question mérite d'être examinée avec un soin religieux et une entière sincérité.

II

Remarquons avant tout que si ce fait est général, surtout dans notre pays, il n'est pas ancien. On peut affirmer qu'il n'a aucune racine dans le passé.

Depuis Tertullien jusques à saint Bernard, c'est avec les plus vives instances, en effet, que tous les Pères de l'Église ont recommandé aux Chrétiens capables de cette lecture, la connaissance personnelle, sinon de l'Ancien Testament dont de nombreux passages concernent exclusivement le peuple hébreu, du moins de l'Évangile, qui fut écrit, pour toutes les nations de la terre, pour toutes les races

et pour tous les temps. A aucun de ces grands hommes, à aucun de ces saints, les obscurités et difficultés qui se peuvent trouver incidemment dans le céleste Livre n'ont paru un suffisant motif pour ravir à une âme quelconque le bien immense qu'elle est appelée à retirer d'une directe communication avec les paroles textuelles de Notre-Seigneur, avec le sanctifiant spectacle de son existence ici bas.

"Pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, pourquoi l'Esprit-Saint aurait-il emprunté, afin d'écrire les Évangiles, la plume de publicains, de pêcheurs, de modestes artisans, de pauvre gens sans doctrine et sans lettres, si ce n'était dans le but manifeste de mettre un pareil livre à la portée du lecteur le moins instruit? Ce qu'il importe à tous de savoir, les Évangélistes l'ont exposé clairement de la manière la plus intelligible pour tous, comme étant les communs Docteurs de l'univers. Quel est donc l'homme qui, en entendant ces mots: "Heureux ceux qui sont doux et humbles de cœur, heureux les miséricordieux, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ont le cœur pur!" et tout le reste, ait besoin d'un maître pour les lui expliquer? Y a-t-il la moindre équivoque dans le récit qui nous est fait des miracles et des événements de la vie de Jésus Christ?.....

"Oui! oui! c'est un devoir pour tout chrétien de lire assidûment ces livres sacrés. Il ne lui suffit point de ne pas ignorer ce qu'ils contiennent: il doit les méditer pour en recueillir la vertu secrète. A quoi vous servira-t-il d'entendre les explications que nous ne cessons de vous faire d'une façon suivie, si vous rendez nos efforts inutiles par votre négligence à connaître au préalable, au moyen d'une lecture assidue, ces livres mêmes qui font le sujet de notre entretien? Faute de ce concours de votre part, notre travail n'est-il pas presque entièrement stérilisé?

"Sachez que ces écrits ne nous ont pas été donnés pour n'être qu'un vain ornement dans nos bibliothèques, mais afin que nous en imprimions en nous-mêmes les divines leçons. Ne les posséder que comme les Juifs, chez qui les préceptes de la loi étaient gravés sur des tables de pierre, ce serait oublier cette étroite obligation que nous avons tous de les inscrire sur ces tablettes vivantes qui sont notre cœur et notre esprit... Je voudrais que, par l'habitude de les lire, vous en fussiez tout pénétrés...

"Si le Démon tremble d'aborder une maison où se trouve "le Livre chrétien," à plus forte raison craindra-t-il d'entrer dans une âme toute remplie de ses célestes instructions."

Le sentiment unanime des Docteurs de l'Église et le sentiment de l'Église elle-même sur le grave sujet qui nous occupe, se résument dans ces pressantes exhortations de saint Jean Chrysostome.

Aussi la lecture de l'Évangile a-t-elle, durant de longs siècles, nourri la virile foi de nos aïeux et excité l'ardeur des âmes pour le service de Jésus-Christ. La plupart des discours et des homélies des saints Pères présupposent, dans l'audi-

toire groupé autour de la chaire, un commerce familier avec ce Livre des livres, lequel formait comme la base de toutes leurs leçons morales et dogmatiques.

"Les Évangiles, ne cessent-ils de répéter à tout instant, ont été écrits pour être lus et médités par chaque Fidèle à son foyer, commentés ensuite, éclaircis et expliqués dans le Temple par les Ministres de Dieu, interprétés en dernier ressort quand elle le trouve néces- saire en quelque point, par la suprême autorité de l'Église catholique."

III

Au XVIe siècle, le protestantisme voulut scinder cette doctrine. Repoussant tout jugement supérieur, il afficha la prétention de livrer d'une façon absolue l'interprétation souveraine de la parole de Dieu à l'arbitraire individuel et à la fantaisie de chaque lecteur.

Là où l'Église et la nature même des choses avaient fondé une liberté féconde, sous la garde et la sanction d'un pouvoir tutélaire, les novateurs proclamaient la licence, et ouvraient les portes à tous les excès qu'elle entraîne.

Il devenait dès lors nécessaire et urgent de préserver la bonne foi publique du péril des traductions mensongères ou erronées, et de prémunir le peuple croyant contre les altérations du Livre divin, contre les falsifications du sens, contre les sophismes. Dans ce but, le Concile de Trente édicta une règle très simple. Il décréta que désormais toute traduction, soit intégrale, soit partielle, des Écritures saintes, devrait être revêtue de l'imprimatur épiscopale dans le diocèse où elle serait publiée et accompagnée en outre de Notes explicatives. Ainsi, en tout pays, — quand il s'agit de matières précieuses, telles que l'or et l'argent, — l'État contrôle et constate par son poinçon la pureté du métal: voilà pour l'imprimatur de l'Évêque. Ainsi, et voilà pour les Notes, ainsi parfois, sur la grande route que parcourent les multitudes, place-t-on, aux endroits douteux et difficiles, des poteaux, des indications, voire même des luminaires, pour assurer la sécurité des voyageurs, pour les empêcher d'obliquer hors de la vraie voie, de s'égarer dans quelque fausse direction, ou de glisser dans des précipices.

Faisons observer en passant que, par cette double précaution et cette attentive sollicitude, l'Église marquait implicitement sa volonté expresse que l'on suivit toujours le même chemin; et (sauf une suspension transitoire, au moment le plus vif de la crise) elle continua d'inviter l'immense peuple qui lui était soumis à aller puiser directement la vie dans les ondes sacrées de la source évangélique.

IV

Malheureusement la vertu la plus rare en ce monde, c'est la mesure. Si l'Église inflexible avait été sage, les hommes faillibles ne le furent pas; et la crainte de voir se développer et grandir un mal présent, dont ils étaient les témoins alarmés, les rejeta, comme cela arrive sou-

vent, dans un autre mal, dont ils n'apercevaient point la portée future et les conséquences lointaines.

L'abus que les dissidents avaient fait et faisaient de divers textes inspirés, sur lesquels ils s'efforçaient d'appuyer leurs erreurs, effraya un certain nombre, un nombre considérable de catholiques d'une orthodoxie inquiète; et il se produisit parmi eux une sorte de réaction contre l'usage même des saintes Lettres, dont chaque page, murmurait-on avec les exagérations de la peur, renfermait, comme des serpents sous l'herbe, les plus terribles dangers d'hérésie.

Sans oser formuler publiquement une prohibition absolue qui fût tombée sous les censures de l'Église sans s'avouer sans doute bien nettement à elle-même son propre dessein, cette école timorée tendit dès lors à écarter de la main des croyants le Livre divin qui fait le fondement de notre foi; et elle travailla à le remplacer peu à peu par une littérature pieuse, destinée à donner, aux cœurs et aux esprits, une nourriture accommodée à leurs forces et une alimentation sans péril.

Quelques-uns de ces livres, nous n'hésitons pas à en convenir, sont excellents en eux-mêmes et ont contribué à la sanctification de maintes âmes. Toutefois, c'est l'exception. Dans la plupart de ces ouvrages (où trop souvent, hélas! le sucre de la dévotion remplaçait le sel de la sagesse), les vérités éternelles et les vrais enseignements évangéliques ne tardèrent pas à être délayés et comme perdus dans des eaux étrangères: doctrines individuelles ou collectives, considérations ascétiques ou mystiques, règles de piété, méthodes, moyens, procédés de perfection et oraisons de toute sorte. Plusieurs sont absolument navrants par leur insignifiance intellectuelle, par leur étroitesse de conception, par leurs idées fausses ou leur absence d'idées, par leur entière ignorance: ignorance du monde réel, ignorance du cœur humain, ignorance des véritables voies de Dieu. Mais les uns comme les autres, les meilleurs comme les lamentables, sont tout autre chose (oui, absolument autre chose) que l'Évangile, dont ils ont, par un envahissement insensible, nous allions dire clandestin, usurpé sans bruit la mission apostolique.

Qu'on nous permette (avant d'examiner tout à l'heure les conséquences de cette littérature), qu'on nous permette d'insister, au risque de nous répéter, au risque même d'être long, sur ce renversement, sur cette révolution occulte, accomplie, sans aucun changement extérieur, dans la vie intime et dans les habitudes des multitudes orthodoxes.

Ayant pour principe et pour objectif de faire connaître et aimer au peuple chrétien la teneur même de l'Évangile, les saints Pères, comme nous l'avons vu plus haut, loin de vouloir le suppléer ou le remplacer par leurs propres écrits, avaient consacré leurs efforts à en élucider les moindres expressions, à en scruter et à en expliquer le sens, non pour que le commentaire fût disparaître le texte, mais afin que les fidèles, dans l'intérieur de leur maison, tantôt seuls et tantôt en famille, comprissent et goûtassent de mieux en mieux la vivifiante saveur de la sainte Parole. En exigeant, à l'époque du protestantisme et dès le premier siècle de l'imprimerie, que les traductions en langue vulgaire fussent désormais accompagnées de notes approuvées et de citations des docteurs, le Concile œcuménique réuni à Trente avait ratifié solennellement une si juste conception des choses par la sanction de son indéfectible autorité.

Telles avaient été la doctrine et l'universelle coutume depuis le commencement. Et certes, si les écrits dont nous parlons, s'inspirant de la même pensée et travaillant dans le même sentiment, fussent restés dans cette même direction, il n'y aurait rien à dire à leur sujet, sinon à louer le mérite des uns et à regretter l'imperfection des autres... Mais ce qu'il y eut de déplorable, c'est que, partant d'un point de vue tout différent, et s'écartant en cela de la double tradition de l'Église et des Pères, ils poursuivirent tacitement et finirent par atteindre le but opposé. Considérant le Livre sacré comme inutile à lire par les fidèles, voire même comme dangereux, on crut faire œuvre pie de le reléguer, loin des profanes, dans les savantes arcanes du sanctuaire.

N'était-ce point oublier que les discours de Jésus, au lieu de se renfermer, pour

quelques initiés, dans une enceinte soigneusement close, ont au contraire retenti en plein air sur les places publiques, sur la pente des monts, sur la rive des lacs, au sein des foules populaires pressées autour de lui: parmi les ignorants comme parmi les doctes; parmi les bons et les méchants, les grands et les petits, les justes et les pécheurs; parmi les juifs, les païens, les vieillards, les femmes, les enfants? N'était-ce point oublier qu'il a été prescrit aux apôtres et à leurs successeurs d'annoncer partout ce même Évangile, à travers les siècles, et de le faire entendre ici-bas à tout être créé: *Evangelium in mundum unicum, predicatum Evangelium omni creature*. N'était-ce point oublier que cet ordre était tellement absolu que, quand il arrivait à Notre Seigneur de prendre à part ses disciples et de s'entretenir avec eux en dehors des multitudes, il ne manquait pas de leur bien spécifier que ces paroles mêmes, qu'il leur adressait alors en particulier, devaient, après lui, être répandues et répandues comme tous ses autres enseignements: "Ce que je vous expose présentement dans l'ombre, vous avez à le proclamer dans le plein jour; et ce que vous entendez à l'oreille, vous avez à le prêcher sur les toits?"

La terreur, que l'on eut de voir les lecteurs s'égarer dans les sentiers de l'hérésie, ferma les yeux sur ces recommandations du divin Maître et sur la constante volonté de l'Église.

## VI

Toutefois, le besoin des âmes et des esprits était tel que, malgré les influences et malgré le courant, certains fidèles, plus ou moins rares ou nombreux, essayaient et voudraient essayer encore de retourner à la lecture du Nouveau Testament.

Mais, comme si toutes les circonstances eussent fatalement concouru à maintenir et à élargir graduellement la séparation entre les peuples et la parole de Dieu, un obstacle se présentait tout d'abord devant eux, très secondaire en apparence et très grave en réalité, qui ne tardait pas à décourager et à arrêter peu à peu leur bon mouvement.

Au milieu des progrès ou changements croissants de notre langue depuis le xv<sup>e</sup> siècle, et à l'encontre des exigences littéraires qui en découlaient, il était malheureusement advenu que les traductions de l'Évangile s'étaient immobilisées dans une forme d'aspect bizarre et singulier qui leur enlevait, pour la généralité des lecteurs, tout mouvement, toute couleur, toute vie.

Par un respect extrême de la lettre des textes saints, respect légitime et sacré dans son principe, mais que nous croyons mal entendu dans son application, les divers traducteurs qui se sont succédés semblent avoir en effet considéré comme un devoir de ne tenir aucun compte de l'idiome dans lequel on devait les lire. Ils se sont invariablement appliqués à décaler avec la plus scrupuleuse minutie la tournure des phrases, la disposition des mots, c'est-à-dire la matérialité extérieure des écrits qu'ils avaient à traduire. C'était, avec des consonances françaises, parler grec, latin ou hébreu dans notre pays.

Quelle que fût la vaste science ou le talent des auteurs, il devait forcément résulter de cette méthode (qui provenait, elle aussi, de l'école de la crainte) des traductions en style barbare. Qui ne le connaît, hélas! et qui ne l'a déploré, ce style laborieux, contourné, surchargé d'incidents, ce style pénible et sans clarté, au sein duquel l'attention, bientôt rebutée et lasse, épuise vainement ses forces à suivre l'idée et parfois même à chercher le sens, devenu incompréhensible!

Tout défaut cependant engendrait un autre défaut. En contribuant de la sorte à obscurcir la pensée et à en fausser l'expression vraie, cette méthode entraîna, par une conséquence naturelle et logique, la nécessité d'élucider presque chaque parole par des explications extrinsèques. De là l'excès des annotations et gloses, dont l'Église n'avait prescrit l'usage que dans les simples et sobres limites de l'indispensable. Peu nombreuses, elles sont un secours qui aide et satisfait l'esprit; trop nombreuses, elles étouffent le texte, et font perdre le fil du récit.

Parlons-nous aussi de ces vieux us typographiques, que l'on a cru devoir conserver religieusement dans les traductions de l'Évangile, comme si ces formes, dispa-

rées de nos habitudes, avaient en elles-mêmes quelque chose d'hérétique, d'inviolable et de sacré? Parlerons-nous de ces pages étranges qui présentent au regard étonné deux longues et étroites colonnes d'alinéas minuscules, munies à leur pied de toute une broussaille de notes, et constellées çà et là de mille renvois menaçants? Tout cela encore éloigne le lecteur moderne.

\*\*\*

Parmi ces arrangements purement extérieurs, il en est un en particulier qui a eu, suivant l'avis des meilleurs juges, la plus fâcheuse portée.

Chacun sait que les éditions latines et grecques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont disposées en chapitres et en versets. Mais ce qui est peut-être moins connu, c'est que ces coupures, purement arbitraires, ne font aucunement partie du texte même des saintes Lettres. La distribution par chapitres remonte au xiii<sup>e</sup> siècle et fut l'œuvre du cardinal Hugues de Saint-Cher. Quant à la division par versets numérotés, elle fut introduite, au xv<sup>e</sup> siècle, par le célèbre imprimeur parisien Robert Estienne, et ne tarda pas à être universellement adoptée, vu l'extrême commodité d'une telle innovation pour les citations, vérifications et recherches d'un passage quelconque de l'Écriture.

Cette ingénieuse idée facilitait en effet dans les plus grandes proportions le travail des savants, des exégètes, des prédicateurs: mais là s'arrêtait son utilité. En transportant dans les traductions en langue vulgaire (c'est-à-dire dans des éditions, non de recherche, mais de méditation et de lecture), ces divisions de l'imprimeur Estienne; en introduisant dans les discours du Sauveur et dans la narration des évangélistes ces perpétuelles et brutales hachures qui troublaient l'esprit comme le regard; en imposant à l'intelligence, sans aucune nécessité ni profit, cette marche constamment arrêtée et reprise, cette allure agitée, saccadée et sautillante, on détruisit de plus en plus, par une seconde faute de servilisme, le charme intrinsèque, le charme profond et paisible du Livre de Vie.

Avez-vous parfois savouré la douceur d'une promenade fortifiante dans quelque une de ces routes agrestes et silencieuses qui s'enfoncent au milieu des grands bois, dans ces belles avenues, bordées d'arbres séculaires où chantent les oiseaux, émaillées de fleurs champêtres où butinent les bourdonnantes abeilles? Au-dessus de votre tête le ciel infini, autour de vous le grand silence et les ombres épaisses, en vous le sentiment de la présence de Dieu. Comme ce voyage au sein de la nature vous repose! Comme tout votre être se complait en la calmante fraîcheur de cette solitude tranquille et goûte délicieusement et sans trouble la vie universelle qui le pénètre de toutes parts!...

Eh bien! supposez maintenant qu'un ingénieur, afin de bien établir pour lui-même et pour les autres la situation de chaque détail du terrain, s'avise de faire creuser, tous les quatre ou cinq mètres, des fossés indicateurs en travers de la route. N'est-il pas évident qu'en vous condamnant désormais à franchir à toute minute ces démarcations incessantes, il aura mis fin à vos courses dans la forêt, et, sans toucher à une branche ni à une feuille, fait disparaître l'attrait indéfinissable qui, tantôt le matin, tantôt le soir, tantôt aux heures du plein midi, dirigeait vos pas vers ces ombreuses allées?

Tout semblable est l'effet que produit cette coupure des versets dans les diverses traductions. On trouble le lecteur, on le fatigue, on l'irrite presque: on le détourne de la forêt sacrée.

\*\*\*

Dans les extraits évangéliques que donnent les Paroissiens et les livres de Messe, on a, il est vrai, totalement écarté les versets, ainsi que les notes, dont quelques-unes pourtant nous sembleraient parfois être indispensables. Mais on est tombé dans un excès opposé et non moins regrettable, par la façon dont on a imprimé ces fragments, toujours précédés, comme on sait, de la formule traditionnelle: *En ce temps-là...*

Quelle considérable quo soit le passage cité, quelque distincts que puissent être les événements, les épisodes, les pa-

roles, les dialogues, les discours qui s'y trouvent relatés, on a adopté pour règle inflexible de ne jamais aller à la ligne, de courir ainsi tout d'une haleine du commencement jusqu'à la fin, sans s'arrêter une seconde et sans prendre le temps de respirer. Les quatre récits de la Passion, que nous lisons durant le cours de la Semaine sainte, occupent chacun huit, dix et même douze pages ininterrompues: pas une seule halte. L'immense alinéa forme un bloc indivisible une masse compacte où toutes les phrases se touchent, se pressent, se coagulent les unes aux autres, de sorte que l'esprit, contraint par là à une tension continuelle, en arrive à ne plus discerner les détails et ne reçoit de l'ensemble qu'une impression confuse.

## VII

C'est ainsi, par une série de causes multiples, que la coutume de lire les saints Évangiles diminua de siècle en siècle et finit par disparaître presque entièrement du foyer catholique.

Serons nous téméraire de le penser et de le dire? — ce que, depuis lors, le zèle le plus ardent et le plus infatigable s'empressa d'apporter aux âmes et aux intelligences chrétiennes ne compensa point ce qu'elles avaient perdu. Serons-nous téméraire de le penser et de le dire, d'accord avec les Pères et d'accord avec l'Église? — la parole des hommes était fondamentalement impuissante à suppléer la parole divine et, quelque remplis qu'ils fussent de bonnes et saintes intentions, toutes ces myriades de volumes ne valaient point cet unique Livre: *l'Évangile*.

Poursuivons:

Les délayages aqueux et édulcorés qui, sous forme d'ouvrages de piété, remplacèrent, pour un si grand nombre, la nourriture évangélique, si pure, si substantielle, si forte, si vivifiante, ne pouvaient avoir pour effet que d'étioler à la longue la vigueur du tempérament chrétien.

Beaucoup de préceptes du Nouveau Testament, très rudes et très nets, étant quelquefois laissés dans l'ombre ou atténués, afin de ne pas rebuter, et d'autre part la lecture du Livre divin ne venant pas chaque jour faire justice de ces précautions trop humaines et de ces regrettables accommodements, il s'ensuivit, et devait s'ensuivre que l'esprit du monde s'infiltra par gradations insensibles dans le concept religieux de beaucoup d'âmes très croyantes, très disposées à bien faire et très passionnément attachées aux moindres observances du culte.

Les petites dévotions prirent alors trop souvent la place des grands sentiments et des hautes vertus; les minutieuses pratiques, celle des viriles actions: le vrai type de la perfection à atteindre se trouva faussé, altéré, amoindri. A l'image grandiose et apostolique du *Saint*, dont le puissant et lumineux exemple enthousiasme les cœurs et entraîne les volontés, succéda la figure un peu pâle et effacée du *saint homme* dont la vie, toute éditante qu'elle soit, ne pénètre pas les âmes d'autrui d'une chaleur incandescente et ne les emporte nullement dans son orbite. — Or, la force d'expansion et d'attraction, la force de prosélytisme du Christianisme étant, avant toutes choses, dans la sainteté des chrétiens, c'est-à-dire dans l'entière application, faite par eux, des préceptes et des conseils évangéliques, il arriva qu'étaient ainsi affaiblis au dedans, on eut moins d'énergie, moins de puissance pour agir et pour convertir au dehors, pour attirer dans le sein de l'Église ceux qui avaient le malheur de ne point y être nés, pour y ramener ceux qui l'avaient quittée, pour y maintenir ceux qui s'en éloignaient.

Une autre conséquence, non moins grave, est résultée de cette totale ignorance des Évangiles, dans laquelle se sont endormies, inconscientes du péril, tant d'ouailles du troupeau fidèle. Conservant scrupuleusement et avec ferveur toutes les extériorités de la religion, dociles, orthodoxes, zélés, quoique parfois un peu étroits, nombre de chrétiens sont devenus, hélas! de plus en plus incapables, non seulement de gagner et de convaincre autour d'eux ceux qui ne croient pas, mais d'opposer une résistance intellectuelle sérieuse aux agressions dont la religion est l'objet, aux mensonges audacieux sur les origines de notre foi, aux calomnies contre le Livre sacré; et cette faiblesse intime, dont les inconvénients ne se

faisaient guère sentir aux époques où la société entière récitait le même *Credo*, constitué présentement un danger qui frappait tous les regards.

Nous vivons en effet dans un temps où l'on ne peut plus se contenter d'une foi aveugle comme celle du charbonnier, foi respectable sans doute, mais seulement chez le charbonnier. Quiconque sait lire, écrire, travailler, réfléchir, doit avoir (et particulièrement de nos jours) une foi clairvoyante, se rendant nettement compte à elle-même de ce qu'elle croit et des motifs de le croire, une fois armée pour la défense et pour l'apostolat.

Entourés de publications hostiles, de journaux ennemis, de contradicteurs toujours en éveil, nous sommes à chaque instant, que nous le voulions ou non, mis en mesure de fournir les raisons de notre croyance et de soutenir, contre maints et maints assaillants, l'Évangile attaqué. Comment le ferons-nous?... Et si, interrogés et harcelés par nos adversaires au sujet de ce Livre,—de ce livre deux fois sacré pour nous, puisqu'il contient l'histoire de notre Dieu et qu'il fut inspiré de l'Esprit-Saint,— nous sommes contraints de leur répondre en rougissant que nous ne l'avons point lu, ne serons-nous pas justement l'objet de leur risée et de leur mépris? A quelle explication avoir recours, en vérité, pour nous justifier, à leurs yeux, d'une contradiction si flagrante entre notre vénération qui va jusqu'au culte, et notre indifférence qui va jusqu'à ne pas même avoir pris connaissance de ces pages, que nous considérons comme venant du ciel?

L'ignorance générale des Évangiles a fait seule en France, il y a quelque vingt ans, le succès du roman scandaleux qui parut sous ce titre: "La Vie de Jésus". Chez un peuple quelque peu familier avec les récits de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, un pareil ouvrage n'aurait pas effleuré le sentiment public et il n'eût pas été besoin de le réfuter: chacun en eût vu, sans le secours de personne, les falsifications flagrantes, les sophismes grossiers, l'inanité absolue.

VIII

Ce mal intime et complexe que nous avons cru devoir analyser avec une franchise entière, cet affaiblissement de l'esprit chrétien, ces défaillances de la foi, ce manque de vigueur à nous défendre, cet attiédissement du zèle, ces déviations de la piété, cette anémie d'un grand nombre, sont, pour le penseur catholique, l'objet de douloureuses préoccupations. Parmi ceux qui ont autorité ou qui font autorité dans l'Église, on est unanime à comprendre que l'un des meilleurs remèdes, peut-être le plus efficace, à cet état de choses, serait tout d'abord de reprendre la bonne coutume que les saints Pères et les Conciles avaient toujours indiquée, avec tant de sollicitude, aux fortes générations d'autrefois.—"Il faudrait, dit-on déjà de bien des côtés, il faudrait ramener les fidèles à la grande source d'eau vive qui jaillit du Livre inspiré. Il faudrait leur faire écouter, goûter et savourer les leçons directes du Sauveur, les paroles pleines de grâce et de vérité qui sortaient de ses lèvres. Il faudrait les mettre en présence des enseignements qu'a donnés, pour l'universalité des âges, la vie parfaite, la vie tout humaine et toute divine de Celui que nullo intelligence sincère ne peut contempler en face sans ployer les genoux, que nullo âme droite ne peut entendre et voir sans l'aimer, sans l'adorer, sans se sentir embrasée du désir de le suivre et de la volonté de le servir. Il faudrait remettre la terre face à face avec Jésus-Christ."

Mais si la nécessité du remède commence à s'imposer à tous avec les caractères de l'évidence, il est infiniment moins simple de passer à l'exécution. Après cette interruption si fâcheuse et si universelle dont nous venons d'analyser les causes, on ne peut se dissimuler qu'il ne soit extrêmement malaisé d'introduire à nouveau la lecture quotidienne de l'Évangile dans les habitudes des fidèles. Est-ce une raison pour ne pas le tenter?

Non certes! car renoncer à agir devant une simple difficulté, quelque grande qu'elle soit, comme on le fait devant une impossibilité manifeste, serait non seulement un manque de courage, mais un oubli du devoir et une méconnaissance formelle de cette grâce particulière que Dieu accorde infailliblement à tout homme

qui, sans s'abattre devant l'obstacle, consacre ses forces, même chétives, au renversement d'un mal et à l'établissement d'un bien. Le Souverain Maître ne nous demande point, du reste, la réussite et le triomphe, que Lui seul donne quand il lui plaît: il nous demande le bon vouloir et l'effort, lesquels ne sont jamais inutiles, alors même qu'ils semblent momentanément perdus. Ce que l'un commence, d'autres l'achèvent; ce que celui-ci ébauche aujourd'hui d'une façon incomplète, informe même et grossière, des mains plus habiles viendront après lui, qui l'amèneront à la perfection. Ainsi le labeur des petits et des humbles, s'il n'atteint pas le résultat vers lequel il tend, sert du moins à préparer les voies qui y conduisent à déblayer la route, à faciliter le chemin, à mettre en lumière, ne fût-ce que par les fautes qu'ils commettent, les pierres d'achoppement que l'on doit éviter.

Voilà pourquoi nous travaillons depuis bientôt quinze années à revoir incessamment et à corriger l'œuvre que nous publions aujourd'hui. Voilà pourquoi, malgré toutes les déficiences que lui laisse, hélas! notre insuffisance, nous nous décidons enfin à la faire sortir des presses, avec l'espoir, avec la certitude de répondre au besoin d'un grand nombre d'âmes.

IX

Les considérations qui précèdent expliquent le but que nous nous sommes proposé et la méthode que nous avons suivie, en essayant de traduire les saints Évangiles pour les chrétiens de notre temps, et aussi pour les non-chrétiens.

Nous croyons pouvoir nous rendre ce témoignage que, par l'étude des commentateurs autorisés et des philologues, par l'examen attentif des variantes, par nos propres réflexions, nous n'avons rien négligé pour pénétrer le sens exact et la portée de chaque phrase, de chaque expression, de chaque mot du grec ou du latin, de chaque locution hébraïque. D'autre part, ce sens une fois bien déterminé dans notre esprit, nous nous sommes appliqué, non pas à faire un décalque servile de la langue morte dans la langue vivante, mais à mettre en lumière dans la meilleure forme française qu'il nous ait été possible d'écrire, la nuance de l'original.

Autant, pour comprendre les Évangélistes, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue qu'ils parlaient, autant, pour les traduire, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue que nous avions à parler. Religieux jusqu'au scrupule vis-à-vis de tout ce qui constitue l'idée elle-même, de tout ce qui est l'essence inviolable du texte sacré, nous avons pris à tâche de présenter en toute vérité à nos lecteurs la pensée et le sentiment, sans rien ajouter, sans rien retrancher, sans rien troubler et sans rien perdre, de même que l'on verse avec mille précautions, d'un vase dans un autre, quelque précieuse liqueur, craignant également, et d'en laisser tomber une seule goutte et d'y mêler quoi que ce soit d'étranger.

Nous nous sommes souvenu que saint Jérôme, dans sa lettre à Pamphile sur l'art de traduire, pose en principe ce précepte d'Horace: "Si vous voulez être un vrai interprète, gardez-vous tout d'abord de vous appliquer à rendre invariablement le mot par le mot."

Et saint Jérôme ajoute lui-même: "Ce que certains esprits appellent fidélité, les hommes vraiment érudits le nomment servitude..... Toute langue a son génie propre et pour ainsi dire domestique. Lorsqu'il est manifeste qu'en traduisant chaque mot j'obtiendrais dans ma langue quelque chose d'inadmissible, qui donc pourrait, je le demande, m'accuser de manquer à mon devoir d'interprète, si, pour rendre le vrai sens, je modifie l'ordre des mots, la forme de la phrase et l'expression? Une traduction mot par mot cache le sens, qu'elle prétend faire passer d'une langue dans une autre. Poursuive qui voudra les syllabes et les lettres: attachez-vous au sens... Un jour ne me suffirait pas si je voulais citer le témoignage de tous ceux qui, dans leurs traductions, ont uniquement cherché le sens et la vérité. Je me borne pour le moment à vous nommer le saint confesseur Hilaire. Traduisant, du grec en latin, des homélies sur Job et plu-

sieurs traites sur les Psaumes, il se garde bien de se coler à la lettre qui doit, et ne se donne pas de perpétuelles contorsions par une servile obéissance à l'empire des mots: il s'est emparé du sens, il a vainqueur et il l'a transporté dans sa langue."

Aux anciens chapitres et versets, introduits de main d'homme pour faciliter les recherches, nous avons, pour faciliter la lecture, substitué des divisions plus en harmonie avec les habitudes et les logiques exigences des esprits contemporains. De là, suivant l'ordre même des faits ou des idées de là, une différente coupure des paragraphes successifs du récit: de là, des annexes nombreuses; de là, des traits marquant les dialogues d'Israël, les règles de l'imprimerie moderne; de là, des blancs, des espaces, des intervalles, des étouffes typographiques, parfois des lignes de points, afin de guider l'intelligence en guidant les yeux, et de faire mieux saisir la marche générale de l'ensemble.

Les anciennes divisions, très exactement indiquées dans le titre courant qui domine la page, permettent du reste de se reporter toujours au texte évangélique et de confronter notre traduction avec le latin et le grec, tels qu'ils sont imprimés dans les éditions ordinaires.

N'ignorait point combien l'aspect d'un volume herissé de renvois effraye et repousse la plupart des lecteurs, qui ont absolument besoin, pour goûter la saveur d'un livre, de ne pas être interrompus par de perpétuelles explications, observations et dissertations, nous nous sommes efforcé d'éviter un semblable écueil.

Les quelques notes géographiques, historiques, philosophiques même, qui nous ont paru de nature à éclaircir ou à compléter le texte, et par suite à intéresser tout le monde, sont indiquées, comme de coutume, par un chiffre renvoyant au bas de la page.

Quant aux notes, purement lexicologiques, qui justifient tel ou tel détail de la traduction, elles sont renvoyées et coordonnées à la fin du volume. Mais comme elles ne sont utiles qu'à ceux de nos lecteurs qui seraient arrêtés par une difficulté et que, pour les autres, un renvoi dans le corps du texte troublerait sans nul avantage le cours du récit, nous nous sommes borné, en regard de toute expression appuyée par une note lexicologique, à faire imprimer à la marge de droite un (\*) que nous avons voulu expressément très petit, afin qu'il ne tire point en lui. Cet astérisque signifie: "Il y a, à la fin du volume, une note qui est relative à la ligne que vous lisez." Quiconque a besoin de la note est ainsi prevenu qu'elle existe, et il peut aller la chercher, suivant une indication qui est donnée au bas de la page. Ceux qui, devant cette ligne, n'ont eue aucune inquiétude d'esprit, continuent leur lecture sans se préoccuper de l'astérisque, et souvent même sans le remarquer.

X

Nous venons d'exposer notre méthode. Nous venons d'exposer les principes qui nous ont dirigé et le but que nous avons poursuivi, comptant, non sur nous-même, mais sur la grâce et la bénédiction de Dieu. Profondément convaincu de la vertu sanctifiante et apostolique du Livre divin, nous avons tenu dans la mesure de nos forces ou, pour mieux parler, dans la mesure de notre faiblesse, à le rendre plus accessible à tous, à le mettre de nouveau, selon la tradition et le vœu de l'Église, dans la main des Fidèles, à le placer aussi sous les yeux des incroyants, de ceux qui ne prient pas, de ceux qui ne franchissent jamais le seuil du temple et qui vivent comme si Dieu n'existait pas.....

— Eh quoi! s'écrieront peut-être quelques-uns, vous avez donc voulu traduire l'Évangile pour les gens du monde et en jeter les feuillets sacrés sur ces tables profanes où s'étaient, hélas! tant de romans et de funestes écrits?

— Assurément! Oui, c'est bien là notre dessein: et Dieu veuille que nous réussissions quelque peu à le réaliser! Est-ce que l'Évangile est autre chose que la parole même et l'exemple de Jésus-Christ, perçant l'épaisseur des âges et se présentant à toutes les âmes pour qu'elles l'entendent et pour qu'elles voient?

Est-ce que, quand il descendit sur cette terre, Notre Seigneur n'adressa pas à tous ses enseignements? Est-ce que même il n'est pas venu plus encore pour les pêcheurs que pour les justes? Est-ce qu'on ne le voyait point à toute heure répandre la vérité partout où était l'erreur, le bien partout où était le mal, la sagesse où était la souffrance, la vie où était la mort, entrant dans la maison des Publicains comme dans celle des Phariséens, rompant le pain avec tous relevant Malbecome accablé sous le poids de ses fautes, parlant de la Rédemption à la Samaritaine, demandant et recevant l'hospitalité sous le toit de Zachée, et lançant ainsi, par la grâce inhérente à la céleste doctrine, tous les cœurs de bonne volonté qui n'étaient qu'égarés? Tel enfant, qui l'écouloit d'abord d'une oreille distraite, devenait attentif; attentif, il devenait disciple; disciple, il devenait apôtre.

Passé la bénédiction du Seigneur qu'en passant par nos indignes mains, l'œuvre des évangélistes n'ait rien perdu de sa force vivifiante et de sa vertu renouvelatrice!... Puissez-vous donc, ô Livre divin, toujours abondante à vous-même sous cette forme nouvelle, propre à notre temps et à mon pays, puissez-vous apprendre le Dieu vivant à ceux qui l'ignorent, fortifier quiconque faiblit et chancelle, consoler ceux qui sont dans la peine, rendre l'espoir aux désespérés, donner la foi du futur royaume et de la fiabilité sans fin et sans limite à ceux qui gemissent dans les misères d'ici-bas! Allez, ô Parole sainte! et, à travers les imperfections de notre œuvre et les défaillances de notre langage, portez la lumière dans les esprits et dans les âmes, portez la charité dans les cœurs, et de même que le soleil maigne les hommes et les nuages qui montent de la terre, ne cesse d'éclairer le monde de ses rayons et de lui verser la fécondité! Amen.

JESUS-CHRIST

ÉTUDE EN VUE DE LA

PREDICATION

DANS

SAINT THOMAS D'AQUIN

OU

M. l'abbé DOUBLET

1 vol. in-12..... Prix: \$2,50

LES PSAUMES

ÉTUDE EN VUE DE LA

PREDICATION

PAR

M. l'abbé DOUBLET

1 vol. in-12..... Prix: \$2,50

SAINT PAUL

ÉTUDE EN VUE DE LA

PREDICATION

PAR

M. l'abbé DOUBLET

3 vol. in-12..... Prix: \$2,50

LA

VIE N'EST PAS LA VIE

OU LA

GRANDE ERREUR DU XIXE SIÈCLE

PAR

Mgr GAUME

1 vol. in-18..... Prix: 50 cts.

# LES MYSTERES DE LA VIE FUTURE

LA GLOIRE DE L'HOMME-DIEU

CONFÉRENCES

PRÉCHÉES DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE  
DESANÇON, ANNÉES 1873 ET 1874

Par Monseigneur BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES.

1 vol. in-12..... Prix franco : 75 cts.

DIXIÈME CONFÉRENCE

LE JUGEMENT DERNIER.

Le premier des mystères que nous rencontrerons au sortir de ce monde est le jugement particulier qui décidera de toute notre éternité. Chaque âme est mise en jugement, sitôt que la mort la sépare des organes auxquels elle était unie pendant la vie mortelle et qu'elle ne reprendra qu'au jour de la résurrection. Ce jugement est sans exception, sans débats, sans appel.

Jugement sans exception, dont on trouve la trace dans toute l'antiquité, aussi bien chez les philosophes que chez les poètes, et dont la cruelle expérience du monde nous fait assez voir la nécessité, puisqu'on se heurte à chaque pas au mensonge, à l'injustice, au scandale, que le crime heureux échappe à la vindicte des lois, et qu'il y a dans la distribution de la justice humaine mille erreurs inévitables, mille privilèges tantôt pour la naissance et la fortune, tantôt pour le talent et la science, toujours au profit de l'intrigue, toujours au détriment de la vérité, de la vertu et de l'honneur.

Jugement sans débats, où la loi éclatera devant nous avec toute sa lumière, et où la conscience, mise face à face avec lui, retrouvera toute son énergie pour demander compte aux uns de l'avoir étouffée en perdant tous leurs remords, aux autres de lui avoir résisté avec une impudente obstination, à plusieurs de l'avoir égarée et perdue dans les voies obliques et les perfides détours de l'hypocrisie.

Jugement sans appel, comme sans exception et sans débats, où l'homme est aussi incapable de demander une révision que Dieu est incapable de l'accorder, car l'homme déjoué de son corps est pour toujours sorti de la voie, et il ne lui reste plus qu'à être jugé pour une existence qui ne se recommencera plus, tandis que Dieu, après l'avoir jugé, ne saurait, sans démentir sa vérité, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, soumettre à un nouvel examen le mensonge, l'impureté, les rapines, les hypocrisies qui auront persévéré, sans honte et sans fin, dans l'affreuse obstination de l'impénitence.

Ce jugement sans exception, sans débats, sans appel, sera prononcé sur chacun de nous immédiatement après notre mort. C'est un jugement définitif, mais personnel et qui demeure secret. Cependant il reste à juger et la terre et le ciel, lorsque toutes les créatures raisonnables seront parvenues à leur fin. Outre le jugement particulier où chacun de nous comparaitra, il y aura un jugement général qui confirmera le premier, et où les hommes et les anges se présenteront ensemble pour être publiquement élus et réprouvés devant leur Dieu devenu leur juge. Mystère encore plus effrayant que le premier, et dont je dois m'entretenir avec vous dans les sentiments d'une salutaire frayeur. Je l'aborde, les Écritures à la main, et je viens vous exposer les motifs, les préjudes, la sentence du dernier jugement. Pourquoi ce jugement universel? A quels signes reconnaîtra-t-on son approche? Dans quel appareil sera-t-il rendu?

I. Il y a eu dans le passé un jour où le premier homme a ouvert les yeux à la lumière; il y aura dans l'avenir un autre jour où sa race finira pour ne plus se reproduire. La création et la consommation de l'homme, voilà les deux termes entre lesquels commence et s'achève l'histoire d'Adam et de toute sa postérité. Le dernier terme est prévu, annoncé, répété à toutes les pages des Écritures: c'est le

jour de la rétribution, le jour de la vengeance, le jour du jugement universel.

C'est à ce jour prédit par les prophètes, par Jésus-Christ, par les apôtres, c'est à ce jour que les deux Testaments en appellent pour réparer toutes les iniquités et rendre publiquement à tous les hommes ce qui leur est dû, selon le bien et le mal qu'ils auront fait. Là les nations seront comparées et jugées par comparaison, selon la lumière qu'elles auront eue pour éclairer leurs voies et les grâces de conversion et de retour qu'elles auront obtenues ou négligées. Écoutez Jésus-Christ. Il reproche aux villes témoins de ses miracles de n'avoir pas fait pénitence, il leur dit: *Je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr, Sidon, Sodome seront traitées moins rigoureusement que vous.* Dans un autre endroit, voyant ses prédications dédaignées par les Juifs, il s'écrie: *Les Ninivites s'élèveront contre ce peuple et le condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas et que celui qui est ici est plus grand que Jonas.* Il ajoute en s'adressant à la génération qui l'écoute: *La reine du Midi s'élèvera au jour du jugement contre cette race et la condamnera, parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et que celui qui est ici est plus grand que Salomon.*

Quoi de plus clair que ces déclarations sorties de la bouche de l'Homme-Dieu! Les habitants de Tyr, de Sidon, de Sodome et de Ninive doivent donc comparaître au jugement, puisqu'ils y confondront les Juifs, selon la menace du Sauveur. La reine de Saba y sera donc pesée dans la balance avec les filles de Jérusalem, puisque celles-ci seront trouvées trop légères. Caïphe, qui va juger l'Homme-Dieu, sera jugé à son tour dans les assises éternelles. C'est encore l'Homme-Dieu qui l'assigne à son redoutable tribunal, car dans ce moment solennel où Caïphe l'adjure de déclarer s'il est le fils de Dieu: *Où, je le suis, répond-il, vous l'avez dit: Tu disais; mais je suis aussi le Fils de l'homme, et ce Fils de l'homme, vous le verrez assis à la droite de Dieu, revenir, pour juger le monde, sur les nuées du ciel.* Enfin, quand l'Homme-Dieu est monté au ciel devant ses disciples, qui tiennent obstinément les yeux ouverts sur l'endroit où il a disparu, un ange descend auprès d'eux et les instruit du retour de leur maître. C'est au jour du jugement qu'ils le reverront, dans l'appareil magnifique où il les a quittés, avec les nuées pour trône, les anges pour escorte et la terre pour marche-pied.

Après avoir entendu ces paroles, les cinq cents témoins de l'Ascension descendent de la montagne et se mettent à prêcher le jugement dernier, saint Pierre chez les Juifs, saint Paul chez les Gentils, tous les apôtres dans l'univers entier. Ni saint Pierre ni saint Paul n'omettront ce point essentiel dans leurs discours. Saint Pierre ne redoutera pas de décrire l'agonie du monde ravagé par le feu et les éléments confondus et broyés dans l'attente terrible du souverain Juge. Saint Paul portera jusque dans l'arcopage d'Athènes la même doctrine, si nouvelle pour ces Grecs légers et subtils. À peine parle-t-il de la résurrection et du jugement dernier, que l'assemblée éclate de rire et le congédie en lui disant qu'on l'entendra une autre fois. Mais dans cette assemblée même la foi se fait jour à côté de l'incrédulité railleuse. Saint Paul y recrute des disciples, saint Denys le suit, prêche le même dogme, meurt pour l'affirmer, et fonde en l'affirmant cette immortelle église de Paris qui vient de se rajouir dans le sang de ses pontifes. Voilà pourquoi Paris, Rome, Athènes, tout l'Orient et tout l'Occident, tous les peuples, toutes les langues, tous les siècles, chantent avec tant de fermeté le dogme du jugement dernier: *Indè venturus est judicare vivos et mortuos.* Jusqu'à la fin des siècles, il n'y aura point d'assemblée chrétienne capable d'entendre avec indifférence cet article du symbole. A cette pensée, à ce mot, les lèvres s'affermissent, l'esprit entrevoit l'avenir, le cœur tressaille d'espérance et de terreur, une voix plus haute s'élève quelquefois, pendant le chant du Credo, au milieu des voix du sanctuaire, pour affirmer d'un ton plus mâle encore le retour du Fils de l'homme; l'orgue éclate comme un tonnerre, pour marquer son approche, et la conscience, rommée par la divine parole, se regarde, s'écoute, se demande si elle est prête à paraître devant le Juge éternel des vivants et des morts.

Voilà le jugement général tel que l'Évangile l'annonce et que l'Église l'attend. Si ce jugement ne nous avait été ni révélé, ni prédit, nous devrions le demander, l'affirmer, l'attendre encore, comme le dernier mot que Dieu doit prononcer sur le monde et la justification nécessaire au gouvernement de sa Providence. C'est en effet en ce jour, mais dans ce jour seulement, que Dieu peut être justifié. L'homme mis à sa place, l'histoire connue telle qu'elle est et non telle qu'elle a été écrite dans le cours des siècles par la plume égarée ou perverse.

Le prophète s'adressant au Seigneur lui dit avec une admirable confiance: *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité.* Mais que de fois ce cri n'est-il pas arrêté sur nos lèvres par le spectacle du monde! Pour que toutes les créatures le poussent et qu'elles ratifient ainsi la sentence suprême, il faut voir toutes les consciences ouvertes et mises à nu, le voleur dépouillé de ses richesses mal acquises, le superbe foudroyé sur le trône usurpé par son audace, l'adultère écrasé sous le poids de son ignominie, l'impie confondu dans ses blasphèmes, tous les abîmes d'iniquité éclairés jusque dans leurs derniers recoins, et tant d'hommes hypocrites, dont les actions sont honteuses à dire aussi bien qu'à penser, trahis à la face du ciel et de la terre par la rougeur de leur propre front, accusés tout ensemble et par les autres et par eux-mêmes, immolés enfin à la risée de tout l'univers. Il faut voir à côté des justes délivrés de la faiblesse, de la misère, de la raillerie et de l'oppression, la beauté de leur âme dévoilée dans tout son éclat et la condamnation portée contre leur vie réparée, vengée, à jamais démentie par la splendeur d'une gloire indicible. Oui, vous êtes juste, Seigneur, mais votre justice n'apparaîtra qu'au jour des pleines vengeances et des suprêmes réparations, au jour du dernier jugement.

Le prophète célèbre la sagesse du Seigneur et le félicite de tout disposer avec force et avec suavité. Mais, cet ordre si parfait, qui le voit ici-bas? Qui l'a vu dès le commencement du monde? Qui le verra avant le dernier jugement? Cette Providence est tous les jours mise en doute, raillée, niée, accablée ou par de grossières injures ou par de superbes démentis. Son plan nous échappe, nous l'accusons de nos propres défaillances, nous la croyons entravée dans ses desseins, nous lui prétons nos préjugés étroits, nos passions folles, nos courtes vues. Tantôt nous voyons en elle un destin aveugle qui pèse sur nos actions de tout le poids de la fatalité, tantôt nous la reléguons dans un ciel lointain où elle ne prend aucun souci de l'homme et d'où notre conduite échappe à sa vigilance. Vienne, vienne enfin ce jour où elle apparaîtra dans toute la lumière et dans toute la profondeur de ses conseils éternels! Il faut voir qu'elle a respecté la liberté de l'homme, mais sans cesser de l'incliner vers le bien. Il faut voir qu'elle a brisé les obstacles pour arriver à ses fins, mais qu'elle a laissé à chacun la responsabilité de sa vie. Il faut qu'un jour toute la terre s'écrie: la sagesse divine suit atteindre son but d'une extrémité de la terre à l'autre, du commencement à la fin des jours, et sa force égale sa douceur. Ce sera le jour du dernier jugement.

Le prophète a entendu Dieu lui dire:  *invoquez-moi, et je vous écouterai; j'ai pour vous des pensées de paix et non d'amertume; je vous ramènerai de votre captivité, en quelque lieu que vous soyez.* Eh bien! qu'il vienne donc, pour justifier cette parole d'amour, le jour où tout le monde apprendra ce que Dieu a fait pour rendre la paix à la conscience du pécheur, délivrer son âme captive, amener la prière sur ses lèvres. Vous ne voulez en convenir ni avec Dieu ni avec vous-mêmes. Il vous répugne d'entendre cette voix qui vous appelle, de prendre cette main qui s'offre à vous, de vous jeter dans les bras de cette miséricorde, toujours étendus et toujours ouverts. Aveugles, cruels, ingrats que vous êtes, cet amour méconnu aura sa vengeance, et c'est à la face des nations qu'il éclatera dans un reproche éternel. Ce sera le jour du dernier jugement.

Le prophète fait entendre le cri de joie des élus: *Vous nous avez délivrés, Seigneur, de ceux qui nous affligeaient, et vous avez confondu nos ennemis. Nous louerons Dieu toujours, et nous vous glorifierons jusque dans l'éternité.* Mais ce n'est encore là qu'une prophétie toujours démentie par

le spectacle du monde. Mille ans après David, l'apôtre saint Paul, voyant qu'elle tarde à s'accomplir, nous exhorte à prendre patience tant que nous sommes ici-bas, dans la vue de la rétribution qui ne nous fera pas défaut. Deux mille ans après saint Paul, nous attendons encore cette immense confusion, qui sera le juste salaire des méchants. Elle est donc ajournée jusqu'au dernier jugement. Il faut donc un dernier, mais public et universel jugement, pour voir triompher la puissance de Dieu, aussi bien que son amour, sa providence et sa justice. Il faut que cette puissance éclate à tous les regards, qu'elle fasse voir comment le mal a servi à l'accomplissement des célestes desseins, qu'elle rende évidentes et la miséricorde que Dieu a témoignée aux méchants jusqu'à la fin, et l'épreuve qu'il a préparée aux bons jusqu'à la fin, dans leur commerce inévitable avec les méchants. La puissance, l'amour, la Providence, la justice de Dieu, doivent triompher un jour, la raison nous l'atteste aussi bien que l'Écriture, mais ce jour sera le dernier de la terre et du temps, ce sera le jour du jugement dernier.

Avec une justification éclatante et publique pour Dieu, la raison demande pour l'homme lui-même une éclatante et publique révélation du bien et du mal qu'il aura fait. Toute action bonne ou mauvaise est une semence de bien ou de mal, dont son auteur ne peut ni recueillir ni même prévoir tous les fruits. L'homme fait toujours plus ou moins qu'il ne pense et il ne lui appartient pas de savoir ni de deviner jusqu'où portera le contre-coup de ses exemples, jusqu'où ira l'écho de ses paroles. Il parle et il écrit, il se meut et il agit, il vit et il meurt, sans pouvoir se rendre compte de son influence. Après sa mort, comme pendant sa vie, on dispute sur son rôle, et on lui assigne une place dans la responsabilité humaine. On le déclare solidaire et responsable des vices ou des vertus d'autrui, on veut lui faire une part dans le bien ou dans le mal de son siècle. Cette doctrine de la solidarité paraît une conquête de la science. Quelle illusion! Disons plutôt que ce n'est que la pensée et l'attente du jugement dernier, car la sagesse moderne commence à peine à soupçonner ce que le christianisme professe, enseigne, répète partout avec son Credo. Vous croyez avoir élargi la sphère des actions humaines et proclamé un principe nouveau, mais ce n'est là qu'une échappée vers la grande scène qui se déroulera au dernier jour, et le jugement que vous rendez n'est qu'un jugement préalable, provisoire, souvent partial, toujours incomplet, rendu dans l'infirmité de votre raison sur une matière à demi cachée à vos regards. Il faut que l'homme sache ce qu'il a fait de bien et de mal, qu'il le sache à n'en pas douter, qu'il le voie et qu'il l'entende à ne jamais pouvoir s'en excuser ou s'en défendre. C'est pourquoi la raison demande un jugement public où l'homme compare tout entier avec son corps et avec son âme, et où, les forces de son corps adaptées aux facultés de son âme donnant la mesure de sa puissance et de son énergie, il soit apprécié et jugé tel qu'il a été, avec tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a senti, pensé, conçu, imaginé dans ce corps, ferme ou débile, instrument docile ou rebelle, complice entraînant ou victime entraînée de l'âme à laquelle il était associé ici-bas. La raison demande un jugement qui pèse les actions de chaque homme, en les mettant en regard des actions d'autrui qu'elles ont dissuadées ou déterminées par un utile ou fatal exemple. La raison demande un jugement qui apprécie nos œuvres jusque dans leurs conséquences les plus cachées, les plus inattendues et les plus lointaines. Ce jugement ne peut être que le jugement dernier, le jugement universel.

Dieu, dans sa sagesse prévoyante, connaissant tout ce qui n'est plus, tout ce qui est et tout ce qui n'est pas encore, a déjà jugé l'homme tout entier et pour toujours. Mais l'homme ne peut être jugé, et par lui-même et par ses semblables, selon cette loi de la solidarité universelle, qu'au jour où l'humanité tout entière n'aura plus d'exemples à recevoir ni pour le bien ni pour le mal. C'est quand toutes les langues auront péri, que la langue de chaque homme sera jugée avec les termes, les images, les tours de phrase qu'elle aura prêtés au vice ou à la vertu. C'est quand tous les livres et tous les tableaux auront

disparu, que chaque plume, chaque pinceau, chaque ligne d'harmonie sera jugée pour avoir préparé aux yeux, à l'oreille, à l'imagination, au goût, des plaisirs coupables ou des émotions pleines d'honneur. C'est quand toutes les générations auront passé, que le père pourra être publiquement accusé ou loué non-seulement devant ses fils, mais devant ses nouveaux les plus reculés, de leur avoir transmis un sang infecté par la débauche ou purifié par la pénitence, et les derniers mouvements que les générations humaines feront vers Dieu ou vers le démon, jusque dans leur dernier soupir, seront encore imputables à ceux qui les auront enrôlés au service de Babylone ou de Jérusalem.

Prenez garde à ce dernier jugement, pécheurs qui m'écoutez. Vous verrez comment vous avez accrédité l'impunité par vos blasphèmes, répandu l'immoralité par vos exemples, et comment cet arbre du mal, que vous avez planté dans le monde, a porté, pendant des siècles, des fruits de mort. Ne vous rassurez pas sur l'obscurité de votre condition. Cette gravure que vous cachez, ce livre que vous allez ensevelir dans le coin le plus poudreux de votre bibliothèque, cette parole, ce sourire, ce regard où votre fils encore enfant a deviné, jusque sur vos genoux, l'incrédulité de votre âme, iront, en se transmettant d'âge en âge, préparer des pièges non-seulement aux derniers héritiers de votre fortune et de votre nom, mais à des familles encore à naître, qui viendront, longtemps après votre mort, boire le poison préparé par vos mains imprudentes, qui vous maudiront sans vous nommer et qui vous accuseront au dernier jour d'avoir été la cause première, obscure, mais certaine et authentique, de leur perte éternelle.

Et vous, amis de mon Dieu, frémissiez d'espérance et de gloire à la pensée de ce jugement où le prix de vos vertus vous sera adjugé dans toute sa splendeur. Vous avez donné des exemples de patience, de résignation et de charité, qui ont, malgré votre obscurité, porté des fruits immenses de salut. Il y aura, parmi les peuples de l'avenir, des hommes qui vous devront la palme, parce qu'ils vous ont vu la cueillir; d'autres, qui ne vous ont point vu, l'obtiendront encore, parce que vous leur avez mérité, par vos prières, des grâces de repentir et de conversion; d'autres, qui ne sont ni de votre siècle ni de votre pays, sentiront cependant l'heureux effet de vos vertus. Ils vous devront les églises bâties pour la postérité, les prêtres et les missionnaires soutenus par vos aumônes dans l'univers entier, les bons livres écrits ou répandus par vos mains. Ces belles œuvres, dont vous ignorez le prix et la portée, sont comme une semence qui croît, qui grandit, qui se propage au loin, et qui ne sera recueillie qu'au dernier jugement pour vous couronner dans la gloire. C'est le dernier jugement qui sera la sanction de la fraternité chrétienne.

C'est encore au dernier jugement que l'histoire du monde deviendra claire et compréhensible pour nous. Ah! je comprends que les athées et les matérialistes, ne voyant dans les choses ni commencement ni fin, et n'ayant ni sur le bien ni sur le mal des notions exactes qui en fassent ressortir l'opposition, n'admettent plus cette dernière et définitive séparation des bons et des méchants, qui n'est autre chose que le jugement universel. Il faut croire en Dieu, il faut être convaincu de la liberté de l'homme, il faut reconnaître l'obligation et l'importance de la loi morale, pour attendre cette crise nécessaire et finale, qui fera voir Dieu au-dessus de toute chose, et qui remettra l'homme à sa place. Mais, avec le dogme de l'existence de Dieu, de la liberté humaine et de la distinction du bien et du mal, le jugement dernier rendu par Dieu devant les nations assemblées, et avant que les histoires soient abolies, est le dénouement inévitable de ce drame qui a commencé avec le monde et qui ne finira qu'avec lui. Dieu ne cesse pas d'exercer sa fonction de juge par l'histoire: tantôt il élève les nations, tantôt il les abaisse; il les récompense ou les châtie selon les règles de sa justice, toujours infaillible. Il donne et il ôte les empires, les transportant, comme dit Bossuet, d'un peuple à un autre, d'une dynastie à une autre, voyant tout changer sans changer lui-même, parce qu'il est le seul en qui la souveraineté réside naturellement. Mais, pour un Bossuet qui pénètre les causes des événements et qui entend

frapper les grands coups dont le contre-coup porte si loin, que d'aveugles qui ne veulent rien voir, que de sourds qui s'obstinent à ne rien entendre, que d'insensibles qui ne veulent ni adorer ni sentir la main de Dieu au milieu des révolutions du monde! Allons plus loin: même pour saint Augustin, même pour Bossuet, l'histoire à ses énigmes aussi bien que ses clartés. A côté des pages les plus lumineuses, on voit les pages les plus obscures, où les signes contredisent les signes. C'est pourquoi, selon saint Augustin, si Dieu juge tous les jours, s'il a jugé dès le commencement, faut-il ajouter qu'il y aura un jour qui sera le dernier, un jugement qui comprendra tous les jugements, où le Christ nous dira hautement, clairement, définitivement, en mettant fin à toutes les plaintes, pourquoi tel coupable a été dans la joie, tel juste dans la douleur. C'est le jour, c'est le jugement où tout ce qui s'est passé de bien ou de mal dans le cours de l'histoire sera expliqué pour l'éternelle félicité des bons et l'éternel malheur des méchants.

Ce jugement suprême, l'histoire en a besoin avant d'être abolie. Je le demande donc pour le soulagement de la conscience publique, égarée plus que jamais par les préjugés et par les passions.

L'histoire écrite par la main de l'homme dispute encore sur les premiers siècles de l'Eglise, et elle hésite à prononcer entre les douze millions de martyrs qui ont été conduits à l'échafaud et les douze Césars qui les ont poursuivis, condamnés, noyés dans leur sang. Dieu décidera la question au dernier jour.

Vous disputez sur les croisades, sur les investitures, sur l'influence que l'Eglise a exercée au moyen âge; les uns condamnent cette influence, d'autres la bénissent. Dieu décidera la question au dernier jour.

Vous disputez sur le caractère, la vocation et l'héroïsme de Jeanne d'Arc. Son siècle l'a admirée, mais il l'a condamnée à mort; la postérité l'a relevée de cet inique jugement, mais Voltaire, plus cruel encore que les bourreaux, a déchiré les derniers voiles de sa pudeur et l'a livrée à la risée des philosophes et des impies. C'est une héroïne, disent les braves; c'est une sainte, disent les pieux et les chastes; c'est une hallucinée, disent les princes de la science moderne. Dieu décidera au dernier jour.

Qui n'a pas jugé Luther et Calvin? Mais combien les jugements sont divers! Nous les appelons les corrupteurs de la religion, de la morale et de la société; vous les appelez les émancipateurs de la pensée humaine et les libérateurs du christianisme. Il y a trois siècles que ce débat se prolonge, ce débat n'est pas près de finir. Dieu décidera au dernier jour.

Robespierre, Danton, Marat, tous les héros de la révolution, nous sont en horreur, et vous à qui ces héros sont chers, vous relevez leurs images; et vous qui n'avez pas des notions exactes du bien et du mal, vous excusez leurs forfaits. Il y a quatre-vingts ans que le débat a commencé, il est aujourd'hui plus vif et plus animé que jamais. Quand finira-t-il, sinon au dernier jour et au dernier jugement? Qui le terminera sinon Dieu lui-même, le juge des vivants et des morts?

Il y a quatre-vingts ans, la cause d'un roi fut portée au tribunal de la Convention, et l'éloquent défenseur de cette vertu royale, prévoyant un jugement inique, avait dit en indiquant à peine cette pensée à laquelle son patriotisme ne pouvait pas croire: "Je m'arrête, citoyens; songez que la postérité jugera votre jugement et que son jugement sera celui de l'histoire." Eh bien! la sublime confiance de l'avocat a été trompée, la Convention a traîné Louis XVI à l'échafaud, la postérité pervertie hésite encore à réviser ce jugement, l'histoire déclare tantôt qu'il est abominable, tantôt qu'il est plein d'équité, il se trouve des plumes pour l'excuser, d'autres pour l'absoudre, d'autres pour le glorifier! La postérité! l'histoire! ah! quelle dérision jusqu'à cette dernière leçon de théodicée, de philosophie et d'histoire qui nous sera donnée devant les nations assemblées au tribunal du souverain Juge. Louis XVI y apparaîtra dans le chœur des martyrs, la couronne en tête, la palme à la main, et le jugement de ce prince, encore si débattu, sera à tout jamais apuré, révisé, décrété par une voix qui retentira dans l'éternité tout entière: "Fils de saint Louis, remontez au ciel!"

II. Saint Augustin nous représente le monde partagé en deux cités: Babylone,

la cité des ténèbres et du péché, et Jérusalem la cité de la justice et de la lumière. Voilà les deux camps qui se font la guerre dès le commencement. Tous ceux qui se livrent aux plaisirs de la terre appartiennent à ce royaume dont le nom mystique est Babylone et qui a pour roi le démon; au contraire, tous ceux qui aspirent aux choses du ciel, les hommes doux, humbles, saints, justes, pieux, appartiennent à cette Jérusalem où le Christ est roi. Ces deux peuples, sous les ordres de leurs rois, combattent l'un pour la vérité, l'autre pour le mensonge, l'un pour la chair, l'autre pour l'esprit. Mais, bien qu'ils soient séparés profondément les uns des autres par le cœur, une même terre les porte, un même soleil les éclaire, ils respirent le même air, les mêmes pluies fertilisent leurs champs. Dieu leur abandonne indistinctement la fortune, les honneurs, tous les biens de ce monde, comme un présent de nul prix: peut-être même les méchants semblent-ils plus favorisés que les bons, soit parce qu'ils s'emparent par la violence ou par la ruse de ces misérables richesses laissées à leur convoitise, soit parce qu'ils trouvent dans le bruit ou dans l'éclat de la vie présente la vaine récompense que Dieu ne dispute pas à leurs vains mérites: *Receperunt mercedem suam, vani vanam*. C'est ainsi que l'ivraie croît avec le froment jusqu'au jour de la moisson. Le Ciel ne lui refuse ni la rosée ni le soleil..... Et toi aussi, méchant, tu peux en jouir. Il n'y a qu'une seule chose que Dieu te refuse et dans le temps et dans l'éternité, c'est lui-même.

A mesure que le monde vieillit, l'ivraie continue de croître, la lutte entre le peuple de la chair et le peuple de l'esprit devient de plus en plus vive et la ligne de démarcation qui les sépare plus tranchée et plus profonde. C'est le premier présage de la fin des temps. Saint Paul le marque d'une manière très nette, très ferme et très expressive dans sa seconde épître aux habitants de Thessalonique: un dernier et mortel combat sera livré avant la séparation. Les tribulations des justes augmenteront en raison directe de l'audace des méchants, et plus le monde souffrira de leur impunité, plus il lui faudra redoubler d'espérance à la pensée que le jour de la rétribution éternelle commencera bientôt pour ne plus finir. L'Écriture nous déclare que ce jour suprême est un secret, que cette heure où tout finira, personne ne peut la connaître. Les conciles nous défendent de la préciser par des calculs et des prédictions dont l'authenticité n'a pas été reconnue dans l'Eglise. Mais, en réservant et ce jour et cette heure, beaucoup de sages ne paraissent-ils pas concourir à penser que la ligne de démarcation s'accroît, que le combat final s'appête et que l'audace des méchants monte à son comble? Ne voyez-vous pas l'indifférence religieuse, qui avait paru le signe caractéristique de notre siècle, faire place chez les uns à une haine plus déclarée contre le Christ et contre l'Eglise, chez les autres à une foi plus vive et plus agissante, en sorte que les questions religieuses passionnent aujourd'hui l'univers entier? La guerre s'anime, le champ de bataille s'agrandit, les deux étendards se déploient. Il y a au fond des intérêts qui divisent les hommes quelque chose de plus profond que l'ambition et que l'amour de la terre et de l'argent, il y a l'instinct et la pensée d'une grande lutte religieuse où l'Orient entrera en campagne contre l'Occident, le Nord contre le Midi, les deux mondes l'un contre l'autre, et où l'on jettera pour enjeu de la bataille non pas une couronne à ramasser, mais la croix de Jésus-Christ, mais le salut ou la ruine du monde, le ciel ou l'enfer.

D'autres présages viendront confirmer le premier. Notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir peint la ruine de Jérusalem et la réprobation d'Israël, avait montré la plupart des Juifs tués sous les murailles de la ville sainte, d'autres emmenés captifs par toute la terre et le peuple décide dispersé dans le reste du monde; mais il ajoute aussitôt que ce traitement cessera *lorsque les temps des nations seront écoulés*. Il y aura donc pour les restes d'Israël un jour de conversion et de retour. Saint Paul salue d'avance l'olivier franc rendu à sa verdure première et portant pour les derniers jours du monde des fruits encore plus beaux que ceux des païens convertis. Regardez maintenant, et dites si Israël ne semble pas se relever. Les nations, loin de le fouler aux pieds, l'appellent dans

leurs conseils et lui confient le maniement des affaires. On voit les Juifs de notre siècle marcher de pair avec les princes, souhaiter, sinon pour eux, du moins pour leurs fils, les bénéfices politiques du baptême, et rentrer dans la société des âmes, les uns par la porte de la véritable Eglise, les autres par le schisme et l'hérésie, mais tous en confessant le nom de Jésus-Christ. Comparez les siècles, et vous avouerez que l'horreur naturelle que la terre témoignait aux enfants d'Abraham s'est effacée, qu'ils se rapprochent eux-mêmes des chrétiens par leurs mœurs, leur langue, leurs fonctions publiques, et que le récit des conversions opérées dans la synagogue a excité de nos jours plus d'intérêt qu'il n'en a jamais offert. O prémices sacrées d'un complet et prochain retour, soyez bénies! Bénédictions égales, rentrez au bercail, car les temps s'achèvent, et toute la terre a entendu la voix de Jésus-Christ.

Ici soyez attentifs. La consommation de toutes choses se fera, en effet, quand les apôtres de la bonne nouvelle lui auront rendu témoignage auprès de toutes les nations et que l'Evangile aura été prêché partout. Remarquez le mot. Notre Seigneur Jésus-Christ ne dit pas *stabi*, mais *prêché*; il le répète deux fois, quand il instruit ses disciples de son second avènement et quand il promet à Madeleine que sa charité envers lui sera célébrée, comme l'Evangile lui-même, dans l'univers tout entier. Ne touchons-nous pas à cette plénitude des temps et des prédications chrétiennes? Plus de continent à découvrir, les îles les plus reculées ont été franchies et le globe est connu dans toute son étendue. Mais partout où descend le matelot, le missionnaire, non moins hardi, descend à son tour et dresse un autel sur le rivage. De la Tamise à l'Indus, des Cordillères à l'Himalaya, il n'y a ni langue dans laquelle on ne bénisse le nom de Jésus-Christ, ni forêt où l'on n'ait coupé un arbre pour en faire non pas une idole, mais une croix, ni montagne si haute où cette croix n'ait été portée plus haut encore, ni neiges, ni glaces où l'on ne s'aventure pour y réchauffer les âmes à force de charité, de zèle et de dévouement. Il y a trois semaines à peine, un missionnaire occupait cette chaire et vous entretenait de ses lointains travaux. D'où venait-il? Des extrémités de la terre, là où le vent du Nord la refroidit à l'excès, la rend stérile et presque inhabitable. Eh bien! l'Evangile a des évêques, des églises, des sœurs de charité, jusque dans ces villages des Montagnes Rocheuses séparés du reste du monde et perdus, à travers des espaces immenses, sous la couche épaisse d'une neige éternelle. D'autres vont mourir le long des côtes de l'Afrique, victimes de la peste et du climat, et leur tombe égarée au milieu des nègres atteste que l'Evangile a percé les forêts sombres de la Nigritie, que le commerce sacré des âmes se fait aujourd'hui sur ces rivages de la Guinée où la traite des noirs a été abolie. La Chine a relevé l'image du Christ jusque dans Pékin, le Japon commence à la souffrir, la Corée n'a pu la noyer dans le sang des missionnaires. J'ai beau parcourir le monde, le monde m'offre partout la croix; la croix, plus humiliée que triomphante, achève ses prédications, la vapeur lui donne des ailes pour traverser les mers, des chars de feu plus rapides encore que nos vaisseaux la promènent dans les deux mondes à travers les montagnes; tout se hâte, tout se précipite, nous faisons en deux jours ce qui était autrefois l'œuvre d'un siècle; n'est-ce pas le jour de la consommation qui approche, et reste-t-il beaucoup de siècles avant d'entendre sonner à l'horloge du temps la dernière heure du monde?

Je ne sais, je ne sais, mais ce que je sais, c'est que la grande apostasie annoncée par l'Apôtre semble se préparer de toutes parts. Il y a dix-huit siècles que saint Paul, annonçant le second avènement du Christ, a signalé le fils du péché et de la perdition qui entraînerait les nations à leur perte et qui les séparerait de l'Eglise. Il a montré l'homme de péché, l'homme sans loi, l'Antéchrist, s'élevant au-dessus de toute chose, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu et à vouloir lui-même passer pour Dieu. Il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ lui-même a cité les faux chrétiens et les faux prophètes qui, vers le déclin du monde, se signaleraient par des prodiges et tentaient de perdre jusqu'aux élus. Eh bien! le mystère d'iniquité de

semble-t-il pas tous les jours déployer plus de puissance ?

Ce n'est plus l'empire romain qui croule et dont la chute avait fait croire à la chute prochaine de l'univers entier. Alors du moins, derrière cet empire écroulé, des races nouvelles avaient apparu pour reprendre le joug de la croix et pour la porter sur leurs jeunes et vaillantes épaules avec une indomptable ardeur ; mais aujourd'hui où sont les barbares qui régèneront la civilisation corrompue ? L'Occident le dispute à l'Orient pour la mollesse et la perversité, et le nouveau monde n'a rien à envier aux mauvaises mœurs de l'ancien.

Ce n'est plus un Mahomet qui se dit prophète, qui le fait croire en Asie et en Afrique, et qui vient disputer à Jésus-Christ l'empire de l'Europe ; ses conquêtes présageaient, ce semble, l'apostasie de presque toute la terre. Alors l'Europe s'est retournée, elle a levé huit fois vers lui le glaive de la croisade, elle l'a refoulé dans les sables de l'Arabie, et l'Eglise a été sauvée. Mais aujourd'hui on appelle civilisation ce que nos ancêtres appelaient barbarie. Les mœurs des musulmans prévalent partout : la décadence des caractères, l'affaiblissement des courages, la perversion du sens moral, font absoudre tous les désordres.

Ce n'est plus un Luther qui déchire la robe sans couture et qui sépare violemment de l'Eglise la Suède, le Danemark, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne ; alors l'Europe, même protestante, invoquait encore le nom du Christ, et prétendait vivre sous sa loi en la violant. Aujourd'hui, l'apostasie est plus décisive, plus complète, plus entraînée. Le Christ est cité dans les loges de la franc-maçonnerie, et son image y est battue de verges comme celle d'un coupable. Le Christ a été batonné, déchiré, raillé et, pour comble d'injure, loué avec un sourire moqueur dans les romans populaires, comme dans les revues scientifiques et littéraires les plus accréditées, comme dans les journaux les plus répandus. Le Christ a été décroché de nos écoles et de nos ateliers. Le Christ a été effacé au frontispice de nos livres. La conjuration qui le poursuit se recrute aujourd'hui dans tous les rangs, dans tous les âges, dans tous les sexes. On veut élever des enfants sans Dieu, comme sans Christ. N'est-ce pas là comme un présage du règne de l'Antéchrist ? Ne voyez-vous pas comme l'Antéchrist usurpera facilement partout les honneurs divins ? L'Antéchrist n'est-il pas déjà en censé partout, sous le nom de l'humanité, des lumières, de la liberté, du progrès social ? Quo manque-t-il encore, dans ce ténébreux déclin, si ce n'est que ces éléments de dissolution et de mort finissent par s'incarner ? Est-ce bientôt ? Je le crains. Est-ce plus tard ? Dieu seul le sait. Mais ces éléments s'incarneront tôt ou tard, selon l'opinion la plus commune, dans un homme qui sera, comme dit saint Paul, l'homme sans loi, l'homme de péché, le contradicteur suprême de Dieu et du Christ. Il viendra, l'Antéchrist annoncé par les livres saints, tout prépare son règne, tout marque son approche. Il viendra, je l'entends, mais les méchants entendent encore bien mieux le bruit de ses pas :

Dejà de sa fureur on entend le bruit.

Cependant, quand le mystère d'iniquité sera accompli, le Seigneur enverra Enoch et Elie pour combattre l'Antéchrist sur la terre, Enoch enlevé au ciel du milieu des hommes qui n'étaient pas dignes de le posséder, Elie qu'un char de feu a ravi aux regards de son disciple, tous deux réservés pour revenir aux derniers jours du monde et mourir dans la dernière lutte contre l'impunité. Le Christ découvrira ainsi les mensonges de son ennemi, le tuera d'un souffle de sa bouche et l'anéantira en sa présence. Est-ce bientôt, est-ce dans le lointain des siècles que toutes ces prédictions se vérifieront ? Je l'ignore, l'Eglise l'ignore elle-même. Nous sommes réduits non pas à des calculs qui sont toujours ridicules, mais à des pressentiments qui sont toujours salutaires. Les saints ont tremblé, les saints ont appréhendé de voir ces jours de confusion et d'horreur, les saints ont cru parfois que le monde touchait à ses derniers jours. Soyons saints, soyons saints, et nous aurons la grâce de trembler encore davantage, non pour le monde, mais pour nous-mêmes.

La démarcation devenue plus profonde entre les bons et les méchants, la prédication de l'Evangile par toute la terre, la conversion des Juifs aveuglés, le règne, le triomphe et la défaite de l'Antéchrist, voilà les présages avant-coureurs du dernier jugement. Ces présages commencent à se montrer, si nous en croyons l'état du monde ; ils éclateront lorsque le nombre des élus sera au complet, et que le temps de la moisson sera venu. Mais ce n'est pas tout : Dieu, qui de toute éternité a connu ses élus, et sur qui ses regards se reposent au milieu des convulsions du monde, sait le jour, l'heure précise, éternellement cachés à l'esprit de l'homme, où ces élus qu'il voit de ses yeux et qu'il appelle par leur nom, se sépareront, par le dernier jugement, des méchants et des démons, comme le pur froment se sépare sous le fléau de la paille infecte qui est destinée au feu. Des signes, mille fois plus terribles encore que les présages de la grande scène, éclateront au ciel et sur la terre. Je cite l'Evangile et les propres paroles de Jésus-Christ qui connaît ce jour, cette heure, et qui voit de toute éternité ces signes mystérieux : *Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de clarté, les étoiles tomberont du ciel et les puissances célestes seront ébranlées.* Je cite saint Pierre et les propres paroles de ce prince des apôtres, exhortant les fidèles à se préparer au jugement de Dieu : *En ce jour, comme au bruit d'une grande tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, la terre et tous les travaux qu'elle renferme seront purifiés par le feu.* Ces prodiges, Isaïe les avait annoncés avant saint Pierre ; saint Jean les annonce encore après saint Pierre, et presque dans les mêmes termes. Il faut donc se résoudre à les croire, car il n'y a rien de plus vrai dans l'ordre prophétique, comme il n'y a rien de plus vraisemblable dans l'ordre physique et matériel. De même que les eaux, du sein desquelles la terre avait émergé au commencement du monde, ont servi, au jour du déluge, à l'exécution des justices de Dieu ; de même à la fin des temps, Dieu emploiera le feu pour punir les hommes coupables et préparer aux justes un nouveau séjour, digne de leur destinée éternelle. Aucun élément, même terrestre, ne périra ; la matière sera épurée, purifiée, ennoblie, illuminée. C'est là, cette nouvelle terre, ce sont là ces nouveaux cieux sortis du monde embrasé, et où tout ce qui a servi à la liberté de l'homme, tout ce qui a été souillé par le contact du péché, deviendra la proie du feu. La vieille terre vers laquelle nos yeux se sont courbés ne sera plus. Les œuvres du péché que nous y avons faites disparaîtront. Voilà la conflagration du monde dont parle l'apôtre au jour du Seigneur : *Terra autem et quæ in ipsâ sunt opera exurentur.*

Mais, qu'importe que les étoiles tombent, que le soleil pâlisce, que les cieux s'ébranlent, que la terre entière s'abîme dans un déluge de feu. Tout cela ne sera rien pour nous. Je continue à lire et à citer l'Ecriture, et j'y trouve des passages qui nous touchent de plus près, et dont l'application se fera et sur votre corps et sur votre âme. De ce ciel ébranlé descendront des millions d'anges ; les anges du jugement se répandent aux quatre coins de la terre, et leur voix, plus tonnante que la trompette, brise la pierre des tombeaux : *Surgite, mortui ! Morts, levez-vous !* De cette terre que sillonne la flamme sortent les corps resuscités. Tous les sépulcres rendent leurs ossements, toutes les poussières se raniment, et les élus et les damnés viennent reprendre, dans ce grand jour de la résurrection générale, la matière et les organes qui ont été pour eux des instruments de vertu, pour ceux-ci des instruments de corruption et de débauche ! En un clin d'œil, en un coup de trompette, tous les peuples, toutes les générations, seront debout. Les anges les chasseront devant eux, comme l'aquilon soulève la poussière des grands chemins, ou comme le vent d'automne balaie les feuilles au fond des bois. Levez-vous, morts, et venez au jugement : *Surgite, mortui, venite ad judicium !* J'y serai, mes frères, pour vous avoir prêché, vous y serez vous-mêmes pour m'avoir entendu. Nous y serons tous, et j'en frémis. Oui, quand je regarde cet auditoire, quand je contemple cette multitude pressée, immense, immobile, dans son attention profonde et recueillie, un frisson involontaire parcourt tous mes membres. Il me semble voir comme une image de la vallée de

Josaphat. Mais cette vallée ne sera pas longtemps immobile. Voici les anges, voici les ministres chargés de partager l'assemblée. Quel partage ! Où serai-je, mon Dieu ! Et vous, mes frères, où serez-vous ? Écoutez les anges du Seigneur.

A gauche, le pasteur infidèle, le magistrat prévaricateur, l'usurier engraisé de la substance de ses frères, l'adultère noyé dans le sang de la volupté, l'ambitieux noyé dans le sang de la vengeance ; à gauche, tous les boues, tous les pécheurs. A droite, le prêtre fervent, le magistrat intègre, le riche devenu pauvre à force de largesses, le pauvre qui a tremblé de devenir riche, le pénitent au cœur contrit, la vierge au cœur pur, le martyr au cœur vaillant ; à droite, toutes les brebis, tous les justes. Quel partage ! Tremblons pour nos familles comme pour nous-mêmes ! L'époux sera peut-être séparé de son épouse, le père de ses enfants, le maître de ses domestiques, le pasteur de son troupeau. Ici, c'est la paille, là c'est le froment ; ici c'est Jérusalem, là c'est Babylone. Ces deux cités sont en présence, mais le mélange a cessé, la séparation se consomme. A droite ! à gauche ! A droite ! à gauche et pour toujours. Encore une fois, où serai-je ? où serez-vous ? et qu'allons-nous entendre ? Recueillons-nous, et tremblons plus que jamais. Voici le juge, voici le jugement.

III. Voici le juge ; ce juge, c'est le Christ. Le Père, dit l'Evangile, ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Le Père a donné au Fils le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Le Fils de l'homme s'est montré à la terre sous la forme d'un esclave ; l'heure est venue où il apparaît dans tout l'éclat de la majesté royale.

Le Christ est notre juge. Nous sommes sa propriété, parce qu'il est Dieu. Nous sommes à lui par notre existence et notre vie, par nos pensées, par nos desirs et nos volontés. Son droit est celui du Créateur sur son ouvrage. C'est du droit de la création qu'il vient chercher dans notre corps et dans notre âme la marque de l'ouvrier.

Le Christ est notre juge, parce qu'il nous a rachetés au prix de son sang, qu'il nous a compté la rançon de notre salut et qu'il nous a mérité par sa mort toutes les grâces de notre vie.

Le Christ est notre juge, parce qu'il nous a sanctifiés en nous envoyant son Esprit et en répandant dans notre âme la semence de la vie surnaturelle et divine.

Il est le maître du champ, voilà pourquoi il vient vanner sa moisson et séparer l'ivraie du bon grain. Il est la vraie vigne, voilà pourquoi il veut qu'on sépare à jamais du cep les rameaux desséchés et improductifs. Il est le pasteur, voilà pourquoi il a fait enfin le terrible discernement des boues et des brebis. Il est le roi de la gloire, la salle du festin s'ouvre, voilà pourquoi il a envoyé ses anges pour chasser les convives qui ne seraient pas vêtus de la robe nuptiale.

Quelle rapidité, mais quelle grandeur ! Il est venu à l'improviste, comme un voleur de nuit ; l'Evangile est justifié à la lettre. Tel l'éclair parti de l'Orient brille au même instant à l'Occident, tel a été l'avènement de ce Juge redoutable ; c'est l'Evangile que je cite encore. Mais il est venu sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Les armées célestes se déploient autour de lui et remplissent de leurs chants de triomphe le ciel et la terre un moment rapprochés dans ces assises solennelles : *Saint ! Saint ! est le Seigneur, le Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Un seul peintre, le plus puissant de l'art moderne, Michel-Ange, a abordé ce grand sujet, et son tableau du jugement dernier, jeté sur les murs de la Sixtine, frappe, effraie, trouble le regard. Si nous tremblons devant cette image, que sera-ce devant la réalité ? Le feu éclate dans le regard du Christ, et la plus terrible majesté se révèle dans toute sa personne. Regardez : sa main, tenant la croix, semble prête à lancer la foudre. Il va parler. Caïphe se couvra de ses vêtements, Hérode croit revoir la pourpre dérisoire dont il a converti l'Homme-Dieu, les Pilates tremblent, les mauvais larrons ne blasphèment plus, les Judas se désespèrent, les Antiochus s'écrient qu'ils ont bien mérité leur châtimeur. Mais cet avou

est trop tardif, les Juliens voudraient s'écrier encore : Galiléen, tu as vaincu ! Mais ce n'est plus le Galiléen, c'est le Juge.

Vous qui avez nié son existence, le voilà, il existe, et il est votre juge.

Vous qui avez nié sa divinité, le voilà, il est Dieu, et il est votre juge.

Vous qui avez outragé sa justice, sa sainteté, son amour, sa miséricorde, le voilà, il est juste, il est saint, il est aimant, il est miséricordieux, et il est votre juge.

Vous appelez les montagnes à votre secours, pour ne pas entendre et pour ne pas voir, mais les montagnes demeurent sourdes à votre appel. Tout est fini, il faut tout voir, il faut tout entendre. D'un regard, vous aurez tout vu ; dans un mot, vous aurez tout entendu. Voilà le juge, voici le jugement.

Nous serons tous jugés sur le précepte de la charité. Jésus-Christ dira aux bons ce qu'il a déjà dit dans son Evangile : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'ai été errant, et vous m'avez recueilli ; malade, et vous m'avez visité ; captif, et vous êtes venus à moi.* Puis, se tournant vers les Anges, les Principautés, les Dominations, les Trônes : "Quelle est la récompense promise à la charité ?" Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : "Seigneur, vous avez dit dans votre Evangile qu'un verre d'eau ne restera pas sans récompense. Vous avez appelé tous les hommes charitables les bénis de votre Père. Qu'ils soient donc bénis, qu'ils vivent, qu'ils règnent à jamais." Jésus-Christ dira aux méchants ce qu'il leur a déjà dit dans son Evangile : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Quel est le châtimeur de l'avarice ?* Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : "Seigneur, vous l'avez dit dans votre Evangile, c'est la malédiction et le feu Anathème à l'avarice ! Anathème ! Qu'il périsse !"

Nous serons tous jugés sur le précepte de la justice comme sur le précepte de la charité. Jésus-Christ dira aux justes : "Vous avez respecté la personne, les biens, l'honneur et la femme de votre prochain, aimé vos parents, élevé votre famille, servi votre patrie avec courage ; quelle est la récompense promise aux justes ?" Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : "Seigneur, vous leur avez promis le bonheur et la gloire : plus ils ont eu faim et soif de la justice, plus ils doivent être rassasiés aujourd'hui. Ce sont encore les bénis de votre Père, qu'ils vivent et qu'ils règnent à jamais." Jésus-Christ dira aux hommes injustes : "Vous avez été mauvais pères, plus mauvais fils, et citoyens plus mauvais encore. Vous avez dépouillé le pauvre, tiré l'épée contre le faible, distillé le mensonge et la calomnie, souillé l'honneur du foyer. Quel est le châtimeur de l'injustice ?" Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : "Seigneur, votre apôtre l'a déclaré en votre nom *ni ces voleurs, ni ces impudiques, ni ces hommes sensuels, ni ces calomnieux, n'entreront dans votre royaume.* Anathème au voleur, à l'impudique, au calomnieux ! Anathème ! anathème ! qu'il périsse !"

Nous serons tous jugés sur le précepte de la piété. Jésus-Christ dira en se tournant à droite : "Vous avez reconnu ma puissance, adoré mon saint nom, sanctifié le dimanche, écouté l'Eglise comme un autre moi-même et le Pape mon vicaire comme l'Eglise. Quelle est la récompense de la piété ?" Et les Anges, les Dominations, les Trônes, répondront : "Votre apôtre l'a dit, Seigneur : *la piété est la promesse de la vie future ;* ce sont encore les bénis de votre Père, qu'ils vivent et qu'ils règnent à jamais." Puis, se tournant à gauche : "Vous avez trahi, attaqué, raillé ma religion, livré mon nom au ridicule, cloué mon Eglise à la colonne de la flagellation et renouvelé sur mon vicaire tous les tourments du Calvaire. Quel est le châtimeur de l'impie ?" Et les Anges, les Dominations, les Trônes, tout ce qui a une voix au ciel et sur la terre répondra : "Seigneur, vos Ecritures le déclaront, c'est l'abîme, l'abîme où il est tombé à force de mépris. Anathème ! anathème ! qu'il périsse !"

Bénissez ce juste, ô mon Dieu, s'écrieront les pauvres que vous aurez assistés,

les enfants que vous aurez instruits, les âmes dont vous aurez obtenu la grâce et la conversion. Et Jésus-Christ répondra à ces pauvres, à ces enfants, à ces pécheurs convertis: "Je me rends à vos instances, puisque j'ai dit dans mon Evangile: *Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, je me le tiendrai pour fait à moi-même.*" Maudissez le méchant, s'écrieront les pauvres que vous avez nourris de blâphèmes et non de pain, ces enfants que vous avez dépravés par vos enseignements, ces âmes que vous avez perdues par vos exemples, ces complices et ces victimes de vos iniquités maintenant dévoilées. Et Jésus-Christ répondra à ces complices et à ces victimes: "Mon évangile vous a déjà jugés, avec le maître odieux qui vous a perdus, car j'ai écrit qu'il *calait mieux être jeté dans la mer, une meule au cou, que de scandaliser les petits et de les perdre.* Il y a pour vous un abîme plus profond que la mer, c'est le feu éternel."

Tout est dit, tout est consommé. Les bénis du Père s'élèvent dans les cieux, les maudits descendent dans l'abîme, et l'Evangile se ferme, la croix remonte, et les deux peuples qui, tout à l'heure, étaient rapprochés dans le même lieu s'éloignent et se séparent pour ne plus se revoir. Avec quels cris, avec quels sanglots, avec quelles larmes, si toutefois ils peuvent pleurer encore, les retrouvés attachent leurs regards sur la troupe glorieuse des élus! Adieu, parents, amis, pasteurs des âmes, s'écrient-ils, nous voilà donc à jamais privés de votre présence, et vous n'aurez plus pour nous ni prière ni pitié! Anges du Seigneur, qui aviez été commis à notre garde, voilà donc que nous sommes abandonnés pour toujours! Et vous, Vierge sainte, qui nous aviez adoptés au pied de la croix, nous ne sommes donc plus vos enfants! O Jésus! ô mon Dieu! je vous connais trop tard, et maintenant que je vous connais, je ne peux plus vous aimer... Ces sinistres adieux se perdent déjà dans l'immensité. Mais on entend encore les anges chanter le jugement des élus: *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Mais on entend encore planer sur l'abîme le jugement des méchants: *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé à Satan et à ses anges.* Les voix d'en-haut ne cessent de redire: "Qu'ils vivent, qu'ils règnent, qu'ils soient heureux dans l'éternité!" Les voix d'en-bas ne cessent de se dire à elles-mêmes: "Anathème! anathème! Qu'ils périssent!" Et saint Mathieu, qui raconte toute cette scène, conclut et termine son chapitre par ce verset qui achève l'histoire du temps et qui commence celle de l'éternité: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam!* Les méchants iront au supplice éternel, les justes à la vie éternelle.

Quelle journée! quelle séance! s'écrie Bossuet! Qui ne tremblera alors? Ce grand roi assis dans le trône de son jugement dissipera tout le mal par un coup d'œil. Qui osera se glorifier d'avoir le cœur pur, qui osera dire: Je suis innocent? Je vous le demande donc avant que ce jugement définitif soit prononcé, à quelle cité appartenez-vous au moment où je vous parle? Êtes-vous de Jérusalem? ah! soyez bénis et sept fois bénis. Êtes-vous de Babylone? ah! sortez, sortez de la ville impure. Démêlez-vous de la paille destinée au feu, devenez le pur froment de Jésus-Christ, et que les anges amassent vos âmes, comme une moisson de gloire, dans la céleste Jérusalem.

HISTOIRE

DE LA

VIE DE JESUS-CHRIST

Révisée avec les Textes Évangéliques

PAR

G. BOVIER-LAPIERRE

Professeur honoraire de l'Université, Officier de l'Instruction publique, Membre de la Société de Linguistique de Paris. Auteur de plusieurs Ouvrages classiques.

Ouvrage contenant une Carte de la Palestine, un Plan de Jérusalem ancienne, une Carte des environs de cette ville, une Vue du Temple.

AVEC LES APPROBATIONS DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE CHAMBERY ET DE M. SS. LES ÉVÊQUES DE GRENOBLE ET D'AUTUN.

1 vol. in-12..... Prix : 85cts.

MARGUERITES

EN FLEURS

PAR

JEAN LANDER

1 Vol. in 12.....Prix : 50 cts.

EXTRAIT :  
LE TEMPS PERDU

NOUVELLE.

Les paysans ont un sens très-profond et très-juste des choses, et c'est une bien grande erreur de les croire dépourvus du sentiment du beau. Pourquoi seraient-ils déshérités? Ils possèdent la terre, ils sont cultivateurs, ils sont pasteurs, ils sont les fils d'Abel, ils sont doux et humbles de cœur, ils sont simples en esprit. Pourquoi donc seraient-ils déshérités, et pourquoi le sentiment du beau, qui est le grand bonheur de ce monde, qui est un don de Dieu, ne serait-il accordé qu'aux habitants des villes?

Le sentiment du beau est dans nos villes par la miséricorde de Dieu.

Le sentiment du beau et ses splendeurs cachées est dans nos campagnes par la justice du Seigneur.

Mais le paysan est silencieux, peu de mots forment sa langue. C'est pourquoi l'expression de ses sentiments et de ses pensées est toujours laconique et quelquefois ne se traduit que par un mot et par un regard.

Le paysan a besoin d'être deviné et son âme doit être cherchée sous l'écorce épaisse qui la recouvre.

Il ressemble à la noix de coco que le voyageur altéré rencontre au milieu du désert, et qui, sous son écorce ligneuse et sous sa coque dure, renferme l'amande et le lait.

Le paysan a le sentiment profond des choses, il a le sentiment des raisons cachées, il n'en a pas l'intelligence.

Il est très-curieux d'observer quelle relation profonde il y a dans les choses qu'il présente comme ayant des rapports et qui au premier moment semblent complètement étrangères entre elles.

Demandez à un paysan pourquoi il ne travaille pas le dimanche, il vous répondra :

— Ce n'est pas beau.

Le paysan, fût-il malade, fait toilette le dimanche, et s'il soulève son chapeau en passant près d'un cimetière il vous dira que c'est par révérence pour les saints.

Un paysan entre dans l'église de son village, et là, devant une statue informe de la Vierge, il reste en contemplation, les yeux levés sur elle, il regarde. Cette vierge en plâtre a peut-être le nez camus et des lèvres de nègresse. Cet homme est ravi, mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas la vierge de plâtre qu'il a vue, c'est le type éternellement, ineffablement beau de Marie qui a rayonné en lui-même, le miroir sans tache est apparu à son âme, il a contemplé la beauté; son sentiment ne le trompera pas, mais son intelligence le trahit. Demandez-lui ce qu'il admirait, il vous montrera la statue, il vous dira qu'elle est belle, il vous dira :

— On irait plus loin que Paris, savez-vous, monsieur, avant que de trouver une sainte Vierge comme celle-là!

Quelle touchante et naïve parole! il ne sait pas qu'il faudrait aller jusqu'au ciel pour voir la Vierge qu'il a admirée.

Oh! fils de Caïn qui admirez la beauté plastique et qui savez quand une vierge est belle, vous ne pouvez pas comme le fils d'Abel être ébloui devant une statue informe de Marie!

Pour connaître le paysan il faut le voir longtemps, l'écouter, et, comme je l'ai déjà dit, le deviner. Sa vie sobre à tous les points de vue est remplie, jamais le paysan ne s'ennuie, mais aussi dès qu'il perd le sentiment indéfinissable qu'il a du juste et du beau, il perd tout et tombe au-dessous de l'ouvrier le plus pervers de nos villes.

Il n'est pas, comme lui, préservé des dernières chutes par l'intelligence; il tombe au niveau de la brute et même au-dessous, car rien n'égale la perversité de la race humaine dès qu'elle est livrée à elle-même, dès que Dieu n'y est plus.

Ecléy est un petit village du département

des Ardennes, situé à quelques lieues de Rethel-Mazarin.

C'est à une lieue de ce village que vivaient, il y a trente à quarante ans, deux fermiers. L'un se nommait Brifoteau et sa famille se composait de huit personnes, le père, la mère, trois filles et trois garçons.

L'autre se nommait Sureau et sa famille se composait de quatre enfants, deux filles et deux garçons, en tout six personnes.

Les deux fermes, distantes l'une de l'autre d'environ un kilomètre, avaient à peu près la même étendue, la même *tenure*, ainsi que disent les paysans du pays.

L'éloignement où ces deux fermes se trouvaient du village et la proximité où elles se trouvaient l'une de l'autre établissaient entre les deux fermiers des rapports de voisinage forcés.

Brifoteau, entreprenant, actif, remuant, parlait sans cesse de s'enrichir et y faisait pour cela tous ses efforts; il avait perdu, dans ses fréquents rapports avec les villes voisines, Rethel et Reims, l'allure grave et lente particulière aux paysans; il était bavard, parleur, car dès que le paysan cesse de s'exprimer par sentences et par dictons, il devient prolixe et diffus.

Son voisin Sureau, au contraire, était resté un véritable type de paysan, grave, sérieux, austère et laconique.

Au retour de ses courses à la ville, Brifoteau ne manquait jamais d'histoires à raconter, et il était facile de deviner que toutes n'étaient pas fort authentiques et aucune n'était fort édifiante.

Quant à Sureau, quand il lui arrivait de raconter quelque chose, c'était toujours des histoires du temps passé qu'il tenait de son père ou même de son grand-père, mais elles étaient parfaitement authentiques, et les témoins vivaient encore à Ecléy ou les enfants des témoins, et ils auraient raconté la chose comme lui, pres que dans les mêmes termes, avec les mots dont s'étaient servis les premiers narrateurs.

Sureau ne manquait jamais de dire en commençant et en levant son chapeau: "Défunt notre père, que Dieu garde, me disait..." Il s'arrêtait aux mêmes mots, riait aux mêmes endroits de son récit, faisait les mêmes réflexions que son père avait faites, et cela depuis soixante ans qu'il racontait la chose. Si par hasard il changeait un mot, il se reprenait et rétablissait les choses dans toute leur primitive vérité.

Il y a dans cette manière de raconter quelque chose de patriarcal qui rappelle les premiers âges du monde.

Sureau racontait souvent ceci à ses enfants: "Un jour, qui était le jour du dimanche des Rameaux, défunt mon père, que Dieu garde en son paradis, m'envoya aux champs garder les vaches; il y avait bel et bien du temps que je m'étais mis dans l'idée d'avoir un sillot, comme en vendent ceux de Rethel qui sont marchands de toute sorte et parcourent le pays; mais d'argent, n'en ayant point, je me pris à faire un panier et le vendis en ce même jour à un marchand qui passait, contre un sillot de cuire rouge, luisant comme l'or."

Ici Sureau s'arrêtait et se mouchait avec bruit.

"Je racontai la chose à ma digne mère, et défunt votre grand-père me vint trouver en la grange. C'était un homme d'âge et de sagesse. Il me dit: Le jour du Seigneur lui appartient en entier et en plein. Si donc tu as fait trafic des heures qui reviennent à sa gloire, tu as vilainement souillé ton âme."

Je lui montrai le sillot, et défunte ma mère, qui le suivait, me dit: — Porte ton sillot à la sainte Vierge de notre église en marque de ton repentir et pour qu'elle t'obtienne pardon de son divin Fils; je dis pardon et c'est miséricorde que dit ma mère, reprenait Sureau. Je le fis par révérence pour la femme de chez nous; mais dans la suite des temps j'ai connu que cela avait été une action de justice."

Les enfants écoutaient jusqu'au bout dans le plus religieux silence cette histoire connue d'eux depuis qu'ils étaient au monde, et quand elle était finie, ils disaient: "La vraie vérité, c'est que les gens craignant Dieu doivent faire observance de leur *maître* jour."

Un soir toute la famille était rassemblée devant la porte de la chaumière; c'était un dimanche du mois d'août, le soleil était brillant, un air vif et léger avait succédé à la chaleur accablante du jour; les fleurs

du petit parterre, cultivé par les enfants, relevaient la tête à la brise du soir; les roses et le jasmin envoyaient tout leur parfum. Nicolette, l'aînée des filles de Jean Sureau, était là depuis longtemps et n'avait pas dit un seul mot; elle regardait vaguement devant elle d'un air boudeur, et si un de ses frères lui adressait directement la parole, elle ne répondait pas et témoignait son impatience par un brusque mouvement d'épaule.

"Voyez-vous, dit Lise Sureau, sa mère, voilà Nicolette qui se laisse aller à un vilain péché, m'est avis qu'il l'a déjà enlaidie un brin: faut-il bien qu'une fille chrétienne porte ainsi envie à son prochain? La chose n'est ni belle ni sage." Sureau leva la tête et interrogea sa femme du regard.

"Oh! dit Lise, Nicolette aurait voulu se parer aujourd'hui d'une fine cotte de toile rouge *destinée*, tout comme les filles de notre voisin; mais la toile rouge est de trop grande coutance pour des gens comme nous."

"Je ne voulais pas, dit Nicolette, vous *accoutayer* davantage, mais si ma mère avait voulu me laisser filer une ou deux livres d'étoiles le dimanche, depuis le temps que j'y pense, j'aurais aujourd'hui l'argent, sans avoir fait de mal à personne, et la parure ne m'eût pas plus à moi qu'à la fille de Brifoteau, qui n'est sûrement ni avenante ni bien faite!"

"Je pense, moi, dit Sureau en se levant lentement, que le Dieu du ciel et de la terre a plus de raison que vous et moi, et sait mieux que nous la conduite qu'il faut tenir. Si donc il nous marque qu'un jour appartient à sa gloire et à notre repos, c'est censément que notre repos est de lui rendre gloire, ce que nous ne saurions faire de tout cœur sous le poids d'un travail accompli à notre profit. Rentrez, ajouta le vieillard en lui montrant du doigt l'intérieur de la maison, et faites réflexion là-dessus jusqu'à parfaite repentance."

"C'est pourtant dur, dit l'aîné des fils, par un jour si beau de faire rentrer Nicolette, et, pour tout dire, mon père, je ne vois pas que le Dieu du ciel se mette si fort en colère quand on travaille en son jour, car voilà Brifoteau qui est en avance sur nous pour tout! Tout bien compté, mon père, s'ils sont six à travailler le dimanche, cela fait vingt quatre journées d'ouvrier par mois de gagnées. Voyez, ils s'enrichissent et sont pourtant plus nombreux que nous sans avoir plus de bien."

"Ce que j'ai dit à votre sœur vous l'avez entendu, ce qui est dit est dit, réglez en ceci votre sentiment sur le mien..."

"Jour de ma vie! s'écria le vieillard, dont la colère s'était animée pendant un long silence que ses enfants n'avaient osé interrompre, les temps sont donc bien changés depuis peu! Je ne vous connais pas ces sentiments nouveaux sur le bien faire et le mal faire en la vie! Le malin esprit a mis sa bouche à votre oreille, il faut croire!"

Pas un des enfants n'osa répliquer un mot, et le coupable, celui qui s'était attiré cette colère, rentra avec sa sœur.

"Savez-vous, dit Sureau à Rosine, que nous sommes mal envoisinés de ce Brifoteau et qu'il n'y a pas de pires paroles que les exemples; les discours de sagesse que vous tenez à vos enfants, et les paroles de notre curé en chaire leur passent d'une oreille à l'autre comme une fusée, au rebours des exemples de ces gens qui se logent en eux à demeure, c'est pour le plus certain de les renvoyer de chez nous."

"Et bien vous ferez, dit une voix."

"C'est donc toi, Milochon, dit Sureau au nouveau venu, comment va le temps?"

"Les hommes sont durs au pauvre monde, Monsieur Sureau, et puisque, faute de pouvoir travailler, étant alligé d'un membre, je cherche mon pain, je puis vous dire que la charité s'en va de ce monde; pour ne parler que du Brifoteau, je vous dirai qu'il vient de détenir le glanage sur sa terre; c'est un exemple qui sera suivi, cela, car la malice est de plus facile enseignement que la sagesse; mais, sauf meilleur avis, ne pensez-vous pas que celui qui renie à Dieu ses jours de gloire peut bien renier au pauvre son morceau de pain? Le monde s'endurcit dans la mollesse, ajouta le pauvre en mettant dans sa besace le pain et les noix que lui avait donnés Lise;" puis, ayant salué, promis des prières et souhaité bonne santé, il s'éloigna.

La voix de Brifoteau se fit entendre de loin, il revenait des champs avec ses fils:

« Bonjour, dit-il à Sureau qui s'avança seul à sa rencontre, nous sommes plus rudes au travail que vous, père Sureau, nous avons aujourd'hui scié tout notre blé, nous aurons moisson faite demain avant midi, tandis que vous aurez encore tout votre froment sur pied.

« A mon jugement, dit Sureau, il n'y a jamais grande presse à mal faire; en ma jeunesse mes père et mère m'ont enseigné un commandement qui est bien du temps passé, il faut croire.

« Les dimanches tu garderas...

« Ah! dit Brifoteau, qui l'interrompit, j'ai retourné la chose à la mode nouvelle, et je dis :

« Les dimanches tu perdras, si tu ne travailles pas.

« Eh bien, dit Sureau, j'ai si grande révérence des choses anciennes, que je ne veux pas dans ma maison ceux qui pratiquent les nouvelles; et ayant soulevé son chapeau, il ajouta en regardant son voisin :

« A bon entendeur, salut.

« Vieux patriarcat! dit Brifoteau sous forme d'injure à son voisin qui s'éloignait, puisque tu fais mépris de moi, sois tranquille, je te montrerai que l'argent vaut mieux que la parole de tes ancêtres pour payer des robes à nos filles, et mon aînée aura à la fête une robe de soie dont les tennes crèveront de rage! Vieux Lazare! ajouta-t-il en se retournant avec colère, ça parle toujours du bon Dieu, et c'est plus méchant que le diable! »

Mais Sureau ne pouvait plus l'entendre, il était rentré dans sa maison.

Cependant il s'élevait à l'horizon une nuée noire, traversée de larges bandes d'un gris pâle.

Et Lise dit en fermant les petits volets de sa maison : « La nuit sera rude; » puis elle sortit et coupa devant la porte une branche à un buisson d'aubépine et la suspendit à la cheminée. En ce moment, Milochon le pauvre passa. « Entrez, lui dit-elle, l'orage est proche, et puisque voilà une branche des épines qui ont couronné Notre-Seigneur, mettez-vous sous sa protection et à l'abri de notre toit.

« Je ne veux pas vous faire affront, » dit noblement le pauvre, et il entra.

L'orage fut terrible.

Lise se releva au milieu de la nuit et brûla dans l'âtre une fleur bénie, afin de préserver la maison de la foudre.

« Doux Jésus, disait Milochon, savez-vous, madame Sureau, que c'est un bonheur que les blés soient encore sur pied? » En ce moment un coup de tonnerre, plus effroyable que tous les autres, retentit au milieu des éclairs et fut suivi d'un bruit sec.

Milochon se signa, et Sureau parut près de sa femme qui priait.

« L'orage est tombé, dit-il, bien proche de chez nous, et il me semble que j'entends comme des cris; ouvrez la porte, peut-être y a-t-il du mal d'arrivé! »

Déjà Milochon avait ouvert; il voyait derrière les arbres s'élever une épaisse fumée, et Brifoteau se précipita dans la maison.

« Ma grange est en feu, criait-il, au secours! venez, venez vite! Deux années de récoltes de perdues, criait-il avec désespoir, et mon blé fauché d'hier sera enfoncé dans la terre, je suis perdu, ruiné, mes enfants, mes pauvres enfants! »

Mais tout fut inutile, malgré les efforts réunis de Sureau et de ses enfants. La ferme se trouvait trop éloignée de tout secours, et la grange pleine de blé s'écroula avec fracas.

« Femme! disait Sureau à Lise en revenant de la ferme de son voisin, nous avons rudement travaillé au feu cette nuit, et si nous n'avons su sauver la grange, nous avons au moins préservé la maison; mais c'est une chose marquante de voir comme ceux qui travaillent si aisément le dimanche sont chétifs devant le danger, ni Brifoteau, ni ses enfants n'ont su rien faire, ils n'ont eu de courage qu'à se plaindre de la perte de leur bien. »

Tout alla de la même manière pendant quelque temps dans les deux fermes, Brifoteau travailla comme par le passé, sans repos ni relâche, regagna ce que le feu lui avait enlevé et même au delà.

Sureau continua avec ses enfants la même vie et amassa un peu de bien.

Mais, il arriva un jour où tout se déclara contre Brifoteau: ses vaches moururent, son blé fut grêlé, ses moutons eurent le tournis et moururent, pendant que les brebis de Sureau amenaient chaque printemps leur petit agneau.

Les désastres rendirent Brifoteau encore plus méchant, il fut encore plus dur pour les pauvres, et ceux-ci refusèrent de travailler pour lui; ses filles, honteuses de leur pauvreté, le quittèrent et s'enfuirent à la ville, espérant y trouver la richesse; mais quand on demandait à Brifoteau ce qu'elles y faisaient et comment elles gagnaient leur vie, il n'osait le dire et répondait par des injures.

Les garçons s'étaient engagés, ils étaient soldats.

Un jour la maison de Sureau fut en fête: Lise, vêtue de drap fin et la jupe retroussée, parcourait toute la maison, elle allait voir au four si les gâteaux étaient cuits à point, au foyer si la dinde rôtie prenait belle couleur. La table était mise; nappes blanche et convets d'étain luisants comme de l'argent! Sureau en veste de drap, en pantalon de velours et cravate de soie, attendait les invités. C'est que ce jour-là c'était la noce de Nicolette. Sureau et Lise mariaient leur fille et elle avait en dot vingt brebis et un petit bout de pré. Le gendre, c'était Jean. Jean le plus fort berger du canton. Nicolette avait eu pour sa noce la jupe de toile rouge, avec cela une armoire garnie du plus beau linge de la maison, et sans rien dire à personne. Lise lui avait mis dans la main une petite bourse où il y avait trente écus. Ils étaient revenus de l'église le matin à travers les prés, et Jean avait fait à Nicolette un bouquet de violettes et Sureau lui avait dit en rentrant :

« Mon fils, voilà Nicolette ta femme, garde avec elle les saints commandements de Dieu et observances de la sainte Eglise, et la révérence que tu dois à Lise et à moi comme étant tes père et mère sera assez grande. »

Puis les invités arrivèrent et la table fut bientôt entourée.

Au moment où Lise posait sur la table les gâteaux dont elle était fière, une voix murmura derrière la porte :

« La charité s'il vous plaît! »

« C'est Brifoteau, dit Nicolette, qui fait le tour du pays cherchant son pain.

« Ne refusez jamais au pauvre, dit Sureau, qui ne put s'empêcher de murmurer :

Les dimanches tu garderas  
En servant Dieu dévotement. »

## MONSEIGNEUR DE SEGUR

SOUVENIRS

### ET REGIT D'UN FRERE

PAR

### LE MARQUIS DE SEGUR

SEPTIÈME ÉDITION

2 beaux vol. in-8, ornés d'un magnifique portrait de Mgr de Ségur. Prix : \$3.25

PRÉFACE

Dans l'introduction qui précède les Lettres de Mgr de Ségur récemment publiées, nous disions, après nous être défendu de la pensée d'écrire une vie complète, une histoire en règle du frère que nous pleurons : « Notre seule ambition, c'est de faire pour lui ce que le neveu de saint François de Sales fit pour le grand évêque de Genève; c'est de lui apporter notre témoignage fraternel, de raconter sans enthousiasme de parti pris, mais sans respect humain, avec une simplicité digne de cette âme si parfaitement simple, ce que nous savons, ce que nous pouvons affirmer de sa vie, de ses œuvres et de ses vertus; c'est en un mot de tracer de cette figure douce et forte un portrait aussi fidèle qu'il nous sera donné de le faire... » Le livre que nous publions aujourd'hui est la réalisation de ce désir. Nous avions d'abord pensé qu'un volume y suffirait largement. Mais le cadre s'est tellement agrandi à mesure que nous cherchions à le remplir; les souvenirs, les témoignages nous sont parvenus avec une telle abondance, que nous avons dû diviser notre ouvrage en deux parties à peu près égales et formant chacune un volume; la première, comprenant la vie de Mgr de Ségur depuis sa naissance en 1820 jusqu'à son retour à Paris après sa cécité en 1856; la seconde, les

souvenirs et les faits relatifs à sa vie sacerdotale de 1856 à 1881, époque où il passa de ce monde à l'éternité.

La première moitié de son existence, moins connue que la dernière, ne nous semble pas moins intéressante, et le lecteur, nous l'espérons, sera de notre avis. Elle contient le récit de sa jeunesse, de son éducation, de sa conversion, de sa vocation artistique, puis ecclésiastique, de son séjour à Rome en 1842, de son entrée au séminaire, et des quatre premières années de son sacerdoce à Paris, années admirables de fécondité et de zèle apostolique, dont les vingt-cinq dernières n'ont pu que reproduire les vertus et les œuvres sans les dépasser. Elle renferme aussi les souvenirs relatifs à son second séjour à Rome comme auditeur de Roto de 1852 à 1856; à son intimité avec le pape Pie IX de sainte et auguste mémoire; à sa liaison avec Mgr de Mérode et Mgr Bastide; aux négociations auxquelles il prit une si grande part au sujet du sacro projeté de Napoléon III, des articles organiques, des affaires de Saint-Sulpice et de l'Eglise de France en général; enfin elle comprend le récit des circonstances émouvantes qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la perte de ses yeux.

La publication de la seconde partie de cet ouvrage a suivi d'assez près la première, et l'a complétée. Nous avons cru répondre à l'impatience des nombreux amis de Mgr de Ségur et du peuple chrétien qui garde à sa mémoire une fidélité touchante, en retrayant à la hâte et en livrant sans retard à la publicité le récit de cette vie si pleine, si féconde et si visiblement bénie de Dieu.

A. DE SEGUR.

## MONSEIGNEUR

## De SEGUR

DIRECTEUR DES AMES

PAR

M. L'ABBÉ CHAUMONT

2 Vol. in-12..... Prix : \$1.75

PRÉFACE

A peine Monseigneur de Ségur avait-il rendu à Dieu sa belle âme, qu'on demanda de toutes parts le récit de sa vie. C'était œuvre nécessaire, mais difficile; car durant une existence relativement courte, il avait rempli des fonctions importantes et fort diverses, et fourni une carrière apostolique exceptionnellement fructueuse. Afin de répondre au plus tôt à la légitime impatience de tous ceux qui l'avaient connu ou qui avaient entendu parler de ses éminentes vertus, l'un de ses frères, le marquis de Ségur, se hâta de reproduire les traits principaux de cette grande et noble physionomie. L'accueil fait par le public aux *Récits et Souvenirs* témoigne à la fois, et de la vénération qui s'était attachée à la personne de Mgr de Ségur, et du charme avec lequel le narrateur avait su exprimer tous les sentiments qui se pressaient en son âme. « Je croyais connaître à fond mon cher et saint frère, nous disait à cette époque le marquis de Ségur; mais le travail que je viens d'entreprendre m'a mis en présence de faits nombreux qui me le rendent plus admirable qu'on ne le croit. Aussi dut-il dépasser de beaucoup les limites étroites qu'il s'était d'abord imposées, et, à la place d'un rapide aperçu, il publia un ouvrage en deux volumes.

Mais, au cours de ce consolant travail, l'auteur avait compris que son œuvre présenterait inévitablement une lacune considérable. « J'ai laissé tout à fait de côté, nous écrivait-il, un point important de la vie sacerdotale de mon frère, n'ayant pas la compétence pour le développer; il faut pour cela des connaissances théologiques que je n'ai pas. » M. de Ségur parlait du sujet, tout spécial en effet, de la conduite des âmes; et il nous demanda de donner à son travail ce nécessaire complément. En même temps et à notre insu, la presse annonçait que nous publierions, pour faire suite aux *Récits et Souvenirs* un ouvrage qui aurait pour titre : *Monseigneur de Ségur, directeur des âmes*.

La presse nous ayant ainsi nommé, nous reçûmes de nombreuses et aimables sollicitations d'avoir à faire paraître le plus tôt

possible une étude dont l'intérêt est si pratique. Nous aurions eu bien des motifs de décliner cet honneur; nous étions des derniers à qui pût incomber une tâche si délicate. Mais Dieu nous avait placés, dès 1850, sur les pas de l'abbé de Ségur et il nous y avait ramené constamment par des circonstances diverses; d'autre part, nous nous trouvions être l'aîné des fils spirituels du pieux Prélat—nous parlons de ses fils prêtres;—il avait daigné nous admettre à la plus étroite intimité; il nous avait toujours parlé à cœur tout ouvert, particulièrement en ce qui concerne la direction; et l'on voulait de nous sa pensée entière, sa doctrine complète sur ce que saint Grégoire a appelé *l'art des arts : Ars artium, regimem animarum*.

Nous ne pouvions refuser ce rôle d'humble disciple. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et nous présentons ici à la méditation des âmes chrétiennes, et tout spécialement de nos vénérés frères dans le Sacerdoce, les leçons de ce vrai maître en la vie spirituelle.

Pour donner à son enseignement l'autorité qui lui convient, nous montrerons, dans la première partie de cet ouvrage, comment la Providence prépara de loin Gaston de Ségur à la mission qu'elle lui réservait dans l'Eglise. Ce plan, d'abord caché à tous les yeux, se fait jour au milieu des circonstances les plus contraires, et il se déroule ensuite avec l'ampleur que Dieu apporte à la réalisation de ses plus chers desseins. Nous consacrerons la deuxième partie à étudier en détail la méthode de direction du pieux Prélat. Elle résume parfaitement la doctrine des Saints sur cette grave matière, et elle s'applique d'une façon remarquable aux besoins des âmes à l'époque où nous vivons. Dans une dernière partie, nous dirons enfin comment Mgr de Ségur a fait l'application de cette méthode aux chrétiens de tout âge et de toute condition, et les fruits importants qu'il en a retirés.

On le voit, cet ouvrage est, par son objet même, comme un traité pratique de la conduite des âmes. Puisse-t-il faire comprendre aux fidèles de quelle importance est la grâce d'une sage direction pour leur avancement dans la vraie et solide piété! Puisse-t-il rappeler aux parents et aux maîtres chrétiens ce que peut une formation sérieuse pour l'éducation des enfants dont ils ont la responsabilité! Quo Dieu daigne surtout y faire trouver aux supérieurs de communautés religieuses et aux prêtres qui se dévouent à la sanctification des âmes, d'utiles lumières et quelques encouragements dans l'exercice de leur grande mission!

Nous confions ce travail aux plus paternelles sollicitudes du Cœur de Jésus pour la renaissance de l'esprit chrétien dans le monde; nous le déposons entre les mains de Marie Immaculée, la priant de le rendre profitable aux âmes vraiment désireuses de tendre à la perfection; nous le plaçons enfin sous la protection de saint François de Sales, le plus habile directeur spirituel que Dieu ait donné à la sainte Eglise et le maître très aimé de Mgr de Ségur.

Paris, 29 Janvier 1884.

## HISTOIRE DE LA VIE

— DE —

## NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR

Le R. P. de LIGNY

2 vol. in-80..... Prix : \$1.50  
ou 2 vol. in-12..... " 75 cts

## VIE DE

## N.-S. Jésus-Christ

D'APRÈS LES VISIONS DE LA SEIGNEUR

ANNE CATHERINE EMMERICH

6 vol. in-18..... Prix : \$3.00